

1046049

REISSA
STATA
STATA

RENÉ CHAR

DANS L'ATELIER DU POÈTE

DEDALUS - Acervo - FFLCH-LE



21300012996

OK

ÉDITION ÉTABLIE

PAR

MARIE-CLAUDE CHAR

SBD/FFLCH

SBD-FFLCH-USP



172793

QUARTO
GALLIMARD

RAYCH
REVIER
841
C 433 da

Les poèmes rassemblés dans ce volume sont présentés dans le texte de leur publication initiale. Leur version définitive se trouve reprise dans différents recueils.

DANS L'ATELIER DU POÈTE © Gallimard, 1996.

Pour les textes repris dans le présent ouvrage :

© Éditions surréalistes José Corti, *Le MORTRELI SANS MORTRE*, 1954.

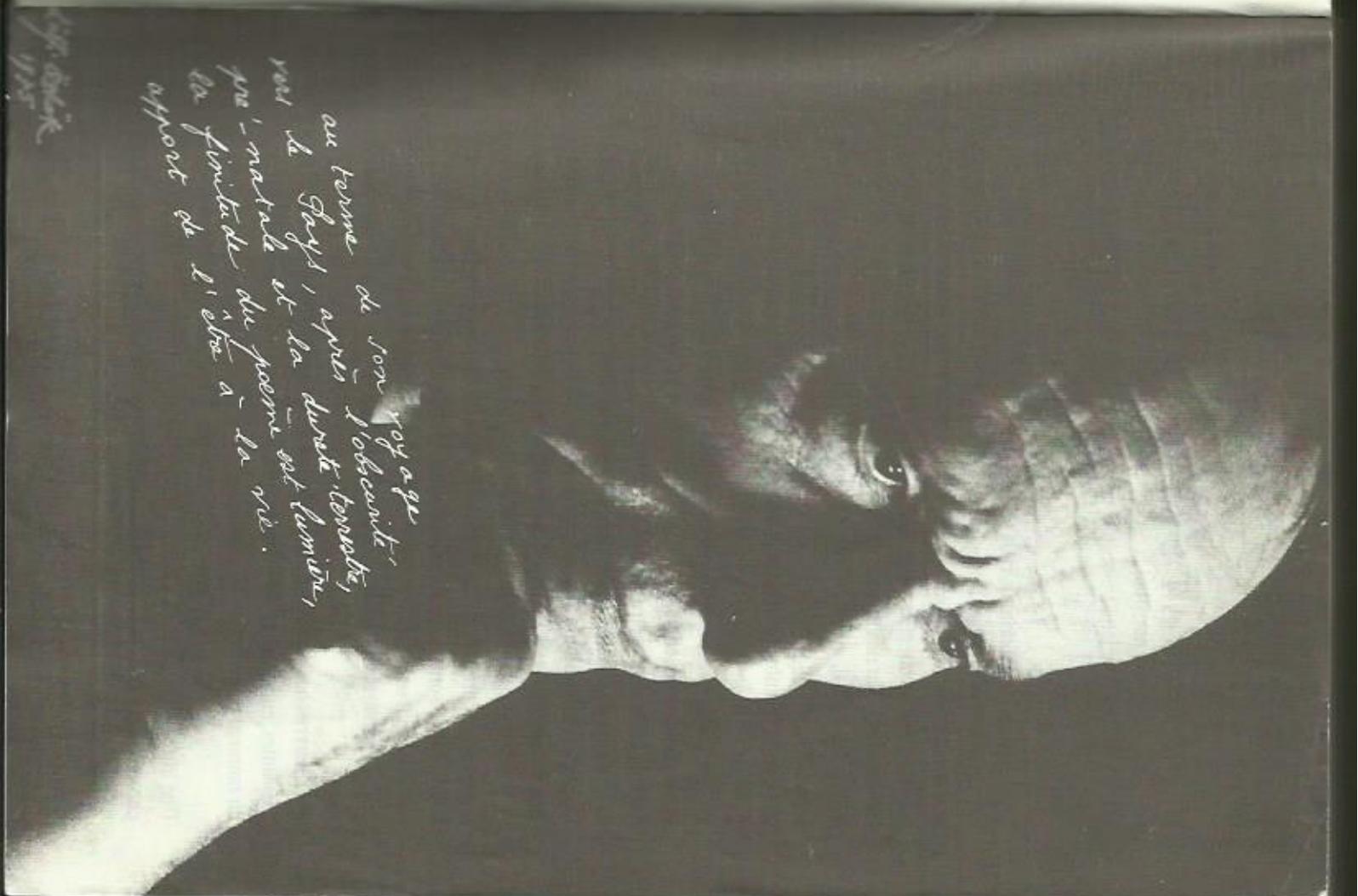
© Éditions Gallimard 1995 pour les œuvres complètes de René Char, Bibliothèque de La Pléiade.

© Marie-Claude Char, *FAIRE DU CHEMIN AVEC...*, Gallimard, 1992.

1997

au terme de son voyage
au pays, après dureté, tristesse,
pre-matiale et la dureté est l'univers,
la finitude du poème a la
apport de l'été a

1997
1995





RENÉ CHAR

Durant la guerre de 1914, Thiver, instituteur de la commune habitait les enfants qui habitent en campagne plus tôt que les autres afin qu'ils soient rentrés avant la nuit. Parmi eux se trouvait René Char, dont la maison était à l'écart du bourg.

Mélangé sa liberté à l'écart du bourg, un tonneau enfilé d'eau attendait l'immersion du métal incandescent. À la tombée du jour, l'homme arrêtait sa forge, et s'installait sur la berge, baissant ses bras tantôt dans le courant. Et l'enfant scrutait chaque geste de l'homme, scrutait l'eau vive et les fonds aux longues herbes rythmiques. Ce n'était pas l'état de son âme qu'il retrouvait là, mais la capacité des divers éléments poétiquement associés et dont la nuit allait bientôt annuler la vue jusqu'au lendemain.

Un roi travaillait en ce lieu, au centre de pouvoirs que l'ouvrier qu'il était diminuait ou augmentait au gré de ses besoins.

Œuvres complètes, La Pléiade, 1984.

1
9
1
4

1
9
1
7

d é c l a r e t s o n n o m

J'avais dix ans. La Sorgue m'enchâssait.
Le soleil chantait les heures sur le sage cadran des eaux.
L'insouciance et la douleur avaient scellé le coq de fer sur le toit des maisons et se supportaient ensemble.
Mais quelle roue dans le cœur de l'enfant aux aguets tournait plus fort, tournait plus vite que celle du moulin dans son incendie blanc?

la parole en archipel 1962

Declaret son nom

J'avais dix ans. La Sorgue
m'enchâssait. Le soleil chantait
les heures sur le sage cadran
des eaux. L'insouciance et la
douleur avaient scellé le coq
de fer sur le toit des maisons
et se supportaient ensemble.
Mais quelle roue dans le cœur
de l'enfant aux aguets tournait
plus fort que celle du moulin
dans son incendie blanc ?

R. Char

De guerre lasse, à la question: «Où étais-tu?»

Au café encore? », je finissais par répondre oui. Rien de bien méchant. J'esquivais le plus souvent la taloche. Je montais me coucher et j'embrassais en passant mon père qui, altéré, vivait des jours et des nuits difficiles. J'étais entré avec lui, un seul midi de printemps, dans un café.

La vérité et le mensonge peuvent ainsi s'exercer

alternativement sur un enfant de façon vraiment bouffonne.

On le fait glisser de sa respiration normale à un travers

inventé. Les années de mon adolescence requrent le chagrin de la mort, celui qui vous pousse tout à coup dans une compréhension et un éloignement, à la fois des erreurs d'autrui et de soi. Il paraîtrait, d'après mon consolateur

Jean-Pantracé, que l'être humain a besoin du rôle libérateur

et mystificateur du mensonge. Dire abruptement la vérité,

c'était mesurer son existence à celle du merveilleux et

répugnant chrysanthème. [...]

préface de René Char à « Jour après nuit »

de Jean Pinard 1981

③ Rivière trop tôt partie, d'une
compagnon, donne avec enfants de
le visage de ta passion.

Rivière où s'éclair finit et où
ma maison, qui roule avec moi

la récolte de ma raison.

comment
mon pays
soit
soit
soit

Rivière, en toi vive cet frisson
Que chaque pauvre dans sa nuit

pour de ta maison.



②

La Sorgue

chanson pour Jeanne

Rivière trop tôt partie, d'une traite, sans compagnon,
Donne aux enfants de ton pays le visage de ta passion.

Rivière où l'éclair finit et où commence ma maison,
Qui roule aux marches d'oubli la récolte de ma raison.

Rivière, en toi terre est frisson, soleil anxiété.

Que chaque pauvre dans sa nuit fasse son pain de ta moisson.

Rivière souvent punie, rivière à l'abandon.

Rivière des apprentis à la calleuse condition.

Il n'est vent qui ne fléchisse à la crête de tes sillons.

Rivière de l'âme vide, de la guenille et du soupçon,

Du vieux malheur qui dévide, de l'orneman, de la compassion.

Rivière des farfelus, des fiévreux, des égarés,

Du soleil lâchant sa charme pour s'acquiescer au menteur.

Rivière des meilleurs que soi, rivière des brouillards étos,

De la lampe qui désaltère l'angoisse autour de son chapeau.

Rivière des égards au songe, rivière qui rouille le fer,

Où les étoiles ont cette ombre qu'elles refusent à la mer.

Rivière des pouvoirs transmis et du cri embouquant les eaux,

De l'ouragan qui mord la vigne et annonce le vin nouveau.

Rivière au cœur jamais déruit dans ce monde fou de prison,

Garde-nous violent et ami des abeilles de l'horizon.

la fontaine narrative 1997

Louis Curel

est un «revolté»
des champs» dont Char
s'inspire pour le
personnage d'Auguste
Abondance dans
Le Soleil des eaux.
Il compte parmi ces
hommes à l'égaré
desquels René Char
se reconnaît une «détle
heureuse, parce qu'ils
ont réhabilité
l'apprenante réalité
de son enfance
et de son adolescence».

Puis, compagneon
fugitif, Jean Jaume qui
donna à l'adolescent
son béton de nomade:
un grand gourdin
d'oliver avec
ses initiales gravées
au confit.

Louis Curel de la Sorgue

Sorgue qui t'avances derrière un rideau de papillons
qui pétillent, ta faucille de doyen loyal à la main, la crémaillère
du supplice en collier à ton cou, pour accomplir ta journée
d'homme, quand pourrai-je m'éveiller et me sentir heureux au
rythme modelé de ton seigle irréprochable ? Le sang et la sueur
ont engagé leur combat qui se poursuivra jusqu'au soir, jusqu'à
ton retour, solitude aux marges de plus en plus grandes.

L'arme de tes maîtres, l'hortloge des matées, achève de pourrir.
La création et la risée se dissocient. L'air-roi s'annonce. Sorgue,
tes épaules comme un livre ouvert propagent leur lecture.

Tu as été, enfant, le fiancé de cette fleur au chemin tracé
dans le rocher qui s'élevait par un frelon... Courbé, tu observes
aujourd'hui l'agonie du persécuteur qui arracha à l'aimant
de la terre la cruauté d'innombrables fourmis pour la jeter
en millions de meurtriers contre les tiens et ton espoir.
Écrase donc encore une fois cet œuf cancéreux qui résiste...

Il y a un homme à présent debout, un homme dans un champ
de seigle, un champ pareil à un choeur mitraillé, un champ sauvé,
sous demeurant 1995

Les transparents

Les *Transparents* ou *vagabonds* luni-solaires ont de nos jours
à peu près complètement disparu des bourgs et des forêts où on
avait coutume de les apercevoir. Affables et déliés, ils dialoguaient
en vers avec l'habitant, le temps de déposer leur besace et de la
reprendre. L'habitant, l'imagination émue, leur accordait le pain,
le vin, le sel et l'oignon cru : s'il pleuvait, la paille.

Les transparents 1950

1
9
1
8

[...] Ces gens ayant bu à la même source – peu la
découvrirent – savent comment il faut se mettre à genoux,
prendre l'eau dans ses mains pour en perdre le moins
possible, jusqu'à la gorgée rayonnante. L'adolescent que
j'étais s'est mis à la recherche de l'équivalent ou cet
équivalent s'est plu à m'adopter passagèrement...
À certaines heures, je réprimais, il me fallait passer,
et je ne le pouvais pas, mais d'attentifs allés me donnaient
le lingot de passe.

sous ma casquette amaranthe 1983

J'ai, durant deux étés, approché les *Transparents*,
je leur ai lancé mon salut, et j'ai reçu le leur.
Les yeux vert jade de Diane, au fur et à mesure des jours,
des occasions, des rapprochements, avaient prouvé
l'incidence de leurs rayons sur le gamin que je cessais d'être.
Une fraixinelle fleunissait dans la cour. Nous étions au mois
de juillet. La présence févreuse de l'univers grandissait.
Elle était Diane la *Transparente* et elle était la femme
aux offrandes opaques et spacieuses. [...]

Eux, les *Transparents*, se hâtant sur les flexures,
poursuivaient une légitimité insaisissable avec laquelle
le soleil avait peut-être réussi à commercer. Vivre et mourir
avait là-bas son estuaire de libéré. Je le rejoindrai au-delà
de ma silhouette de demain. Cette nuit qui dure monterait
dans l'espace comme un sourd-muet compte ses pas
dans le désert.

sous ma casquette amaranthe 1983

En marge de la société,
l'adolescent se plait
à la compagnie
des «*Transparents*»
et des «*Transparentes*»,
ces vagabonds qui
se levèrent avant l'aube,
vivant au rythme des
jours et des saisons.

Uzès silencieuse

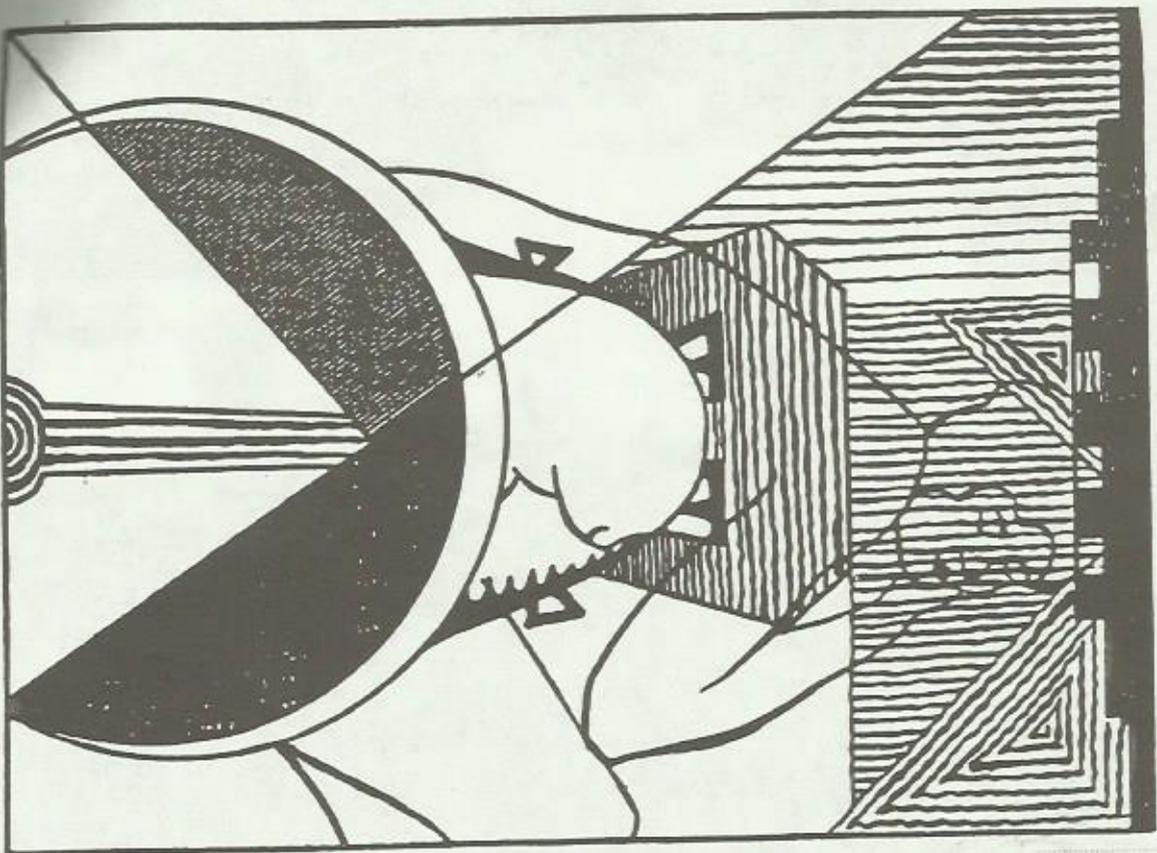
Uzès vivait. Pas de cette vie anodine sans faconde ni éclat propre aux pires hampeaux comme aux villes sans imagination, mais de cette vie roide à force de volonté, humaine. Le passé tressaille encore au stoïcisme des murailles. Un volcan va-t-il éclater? Une nouvelle race va-t-elle naître? L'angoisse des ancêtres nous crache dans la bouche ses poussières arides.
[...] Ô Uzès, tes maronniers ont cet ondolement propre aux âmes larges, cette agonie subtile qui précède l'homme n'est qu'un effort de civilisation. La sueur apaisante des montées galvanise nos forces à l'assaut de tes rues, Uzès. Des microbes de toutes sortes peuplent ton parler: à belles dents ils dévorent l'oubli. [...]

La Cigale nîçoise janvier 1928

*En janvier 1928,
René Char collabore à
une revue scientifique
et littéraire,
La Cigale nîçoise,
dirigée par
G. Gombocze.*

1
9
2
8





S.-R.

*Ne comprends-tu pas que le moindre
oiseau qui fend l'air
est un immense monde de délices formé
par tes cinq sens*

William Blake

*banquer son espoir illuminer sa faiblesse
au suicide moral ne pourrai me suffire*

*brûle par brûle détruire sa personnalité
j'ai organisé une folie régulière*

la nuit est mesquine quand les aïeux quadrangulaires

prêt au dépoillement

Par ce temps de soleil veule de douceur sans contrariété
il est inacceptable que la distance soit telle. Pourtant
à mon corps sans limite tu ne saurais opposer cette faible
tore ou cet azur trop réel. Ta voix est décharnée
intraduisible et c'est tout juste en l'écourant si
cette vertige dont je me cingle le mollet ne devient
pas le plus vil instrument de supplice.

LES
CLOCHES
SUR
LE GÉOGR

g u e r r e
p o u r d ' a u t r e s c a u s e s

Sol d'indépendance

Envol de démenche

Musique de cœur

Balles

Animales

À la chair de cuirre

Sur d'irréels givres

Certs et biches mortes

Aux étangs sans porte

Où trempe le jour

Oppressé d'un four

Le fil se dévide

Aux soies des drapeaux

Dont les franges vibrent

Au choc des narreaux

r a v a g e s d e l a l u n e

pour Madame Yvonne G...

La lune est tombée sur le champ de foire

Frêle était son corps il fallait le voir

Un forain l'a prise pour une galette

La lune froissée lui a tranché la tête

1
9
2
8

Tourment les manèges et la lune aussi
Sur un lapin blanc elle fait son nid

Un singe bête-brun s'endort sur la queue
La lune en niant lui brûle les yeux

Sur un tapis roulant elle s'immobilise
Elle fixe la foule lui crie des sourires

Elle paie deux francs entre dans un cirque
Le projecteur crache une femme nue

Elle se balance au fil d'un trapèze
Les gymnastes en chœur lui baisent les lèvres

Voici l'amazone et sa robe noire
La lune s'incline puis quitte la foire



S.-R.

LE
TOMBEAU
DES
SECRETS

bel édifice
ou les pressentiments

J'écoute marcher dans mes jambes
La mer morte vagues par-dessous tête

Des yeux purs dans les bois
Cherchent la tête habitable

l' a m o u r

Être
Le premier venu

*Être
le premier venu*
mauvaise nature

Inutile d'étendre les mains
Pour éclairer ce visage
À perte de mémoire
Le jour suffit à sa tâche

à l' h o r i z o n

à André Breton

Ceux qui parent pour les nuages
Croient solide comme un roc
À l'avent de la mer
Ouverte à l'œil unique

1
9
3
0

l' a m b i t i o n

À miroir illisible pure folie
Comme je m'approche je m'éloigne
Mes grands chemins-à-fendre-l'âme
La main passionnée sur tous mes états

s o s i e

Animal
À l'aide de pierres
Efface mes longues pelisses

Homme
Je n'ose pas me servir
Des pierres qui te ressemblent

Animal
Gratte avec tes ongles
Ma chair est d'une rinde écorce

Homme
J'ai peur du feu qui est partout
Où tu te trouves

Animal
Tu parles
Comme un homme

Détrompe-toi
L'homme
Je ne suis pas au bout de tes misères

*Chair, qui a 23 ans,
allée à Gala et Paul
Éluard Le Tombeau
des secrets publié à
Nîmes, et qui ne sera
jamais réédité.
En regard des poèmes,
il place dix photos,
dont plusieurs des
demoiselles Roze.*



*La maison « Fortune » à
L'Yze-sur-Sorgue,
modeste magasin de
confection aux volets et
au rideau métallique
hermétiquement clos,
arborant impudemment
son enseigne « FORTUNE »
en grandes lettres
blanches sur fond noir.
Cette photo était une
aubaine pour les
surréalistes...
Elle figure dans
le n° 12 de
La Révolution
surréaliste illustrant la
« Note sur l'argent »
d'André Thirion qui la
légende « Maison-
attentat ».*

Pour la première fois,
en juillet, Henri Char
collabore à la revue
Cahiers d'art, dirigée
par Christian Zervos
qui réunit, des années
durant, tout ce que l'art
moderne compte
d'essentiels.

Char donne à la revue
deux poèmes, qu'il
reprendra ensuite dans
Dehors la nuit est
gouvernée (1938):
« Tous compagnons de
lit » et « Dehors la nuit
est gouvernée ».

Dans « Tous
compagnons de lit »,
écrit pendant sa
convalescence en
octobre 1936, résonne
l'écho de la médaille
qui l'a contraint à un
repos forcé. On y
entend aussi une
adresse du poète à tous
ceux qui pourront se
lever un jour contre
l'oppression,
pressentiment de la
marche conquérante du
nazisme.

t o u s c o m p a g n o n s d e l i t

Tous compagnons de lit florissants dans le sommeil
d'aujourd'hui fraternel]

Sur quoi reposent et veillent leurs outils infranchissables
conquis sur la paresse et l'exploit de travail.]

Temps vomis, ils roulaient dociles aux avant-postes du néant
redoutant le sordide entourage.]

Pourvoyeurs d'or, mais à peine moins chétifs qu'une morte
de châtiment dans un hectare en friche.]

Ils éteignent enfin ce présent digne d'eux
Qu'un devenir de maîtres leur brisait.

L'aventure du repos n'est plus martelée de sueurs,
des irrésistibles gourmandises d'ordures.]

Ils ne croisent plus sur la pente affûtée la fausse aurore
dallée de fossiles célestes et de bisasses en larmes.]

Où fatalement l'amour se transmutait en boue
et l'espoir en fardeau.]

T'êre d'agneau sanglant, le cœur avait perdu toute sa laine
Et d'horreur en horreur atteint la beauté populaire
aux horloges innocentes.]

Ainsi tardait à remonter dans les plis de l'épervier le plomb
inexplicitement épris de la connaissance de ses proies.]

Vision de détournement signifiée au simple enchaîné
entonnant l'injure pour protéger sa croissance insouvenable.]

La putride, l'azur, la sanguinaire mordue aux hanches,
maîtresse aux freins.]

Nous vouions un buisson carnivore à la garniture
de sa petitesse capiteuse.]

À chacun sa chaleur et le soleil pour tous éculé, ô malpropres.

La braise se tient droite quand s'appliquent aux flammes
les limaces.]

Feux campagnards en tas d'injustices crapuleuses,
Haine, nous te fendrons le roc avant de tomber à genoux.

Chers allongés qui avez amené le sang prestigieux

sur des hauteurs où ne se montent guère de légumes.]

Vous réparerez vite dans l'écrin de vos loix la place chaude
que nous y aurons un instant occupée.]

Mieux:

Vous nous frapperez d'interdiction, vous maltraiterez nos
figures amovibles.]

Est-ce exact, l'oasis commence à briller par-delà la
décollation de la mer, végétaine guenille théâtrale.]

Notre langue commune dans l'éternité sous le toit gardien
de nos luttes, c'est le sommeil, cet espérance de raison.]

Nous ne tolérons pas d'être interrompu par la laideur
comédienne d'une voix.]

Ne nous avouons pas vaincu quand dans l'homme
debout le mal surmuge et le bien coule à pic.]

dehors la nuit est gouvernée 1938

une Italienne de Corot

Sur le ruisseau à la crue grise
Une porrière garance s'est soulevée
Ma chair reste au bord du sillon

À moissonner des tiges on se pite on raisonne l'ignomé
La percale me boit et le drap me prolonge
Contre les lèvres du valon je languis

Lorsqu'ils s'entourent de distances qui découragent
Je rends la vigueur de mes bras à l'écumie des montbonds

J'applique ma loi blanche à leur front
Je suis à qui m'assaille je cède au poids furieux
L'air de mes longues veines est inépuisable

Je m'écarte de l'odeur des bergers
De mon toit je distingue la me ses pavés qui ricament
Du vice à saouler une cave

Une haie d'érables se rabat chez un peintre qui l'ébranche
sur la paix de sa toile!

C'est un familier des fermes pauvres
Affable et chagrin comme un scarabée.

dehors la nuit est gouvernée, 1938

*Une exposition Corot
avait eu lieu à
Orangette en 1936,
avec plusieurs*

*« Italiennes » dont
« La Moissonneuse
tenant sa faucille ».*

*René Char, qui avait
visité l'exposition, écrit
en mai 37 ses premiers
textes sur les peintres,
Corot et Courbet.*

*Les deux poèmes « Une
Italienne de Corot » et
« Courbet : Les Casseurs
de outillage » sont*

*publiés en 1938 dans
les Cahiers d'art n° 1
par Christian Zervos.
René Char les fait
présenter ainsi :*

*« Ce sont deux poèmes
un peu particuliers
puisque'ils tendent à
l'ambition de*

*« romancer » des œuvres
déjà fort suggestives.
J'ai surtout souhaité
traduire sans*

*instruction,
intuitivement puis
nécessairement, leur
relief épais d'injection*

*dans le sens où les
modèles auraient pu se
prononcer en*

*s'apercevant à travers
le peintre,
Complexions de la
poésie, simplicité de la
peinture. »*

Cahiers d'art, 1938.

Courbet :

les casseurs de cailloux

Sable paille ont la vie douce le vin ne s'y brise pas
Du colombier ils récoltent les plumes
De la goutte ils ont la langue avide
Ils retardent l'oreil des filles

Dont ils percent les chrysalides

Le sang bien souffert tombe dans l'anecdote de leur légèreté

Nous dévorons la peste du feu gris dans la rocaille

Quand on intrigue à la commune

C'est encore sur les chemins ruinés qu'on est le mieux

Là les tomates des verges l'air nous les porte au crépuscule

Avec l'oubli de la méchanceté prochaine de nos femmes

Et l'aigreur de la soif tassée aux genoux

Fils cette nuit nos travaux de poussière

Seront visibles dans le ciel

Déjà l'huile du plomb ressuscite.

dehors la nuit est gouvernée 1938

*La toile de Courbet
la maître d'Ormans -
qui inspira à Char
ce poème daté*

*du 29 février,
appartenait au musée
de Dresde. Elle fut*

*détruite lors
du bombardement
de février 1945.*

*Char écrivit le manuscrit
de ce poème au musée
d'Ormans le 6 mars
1976.*

l' e s s e n t i e l i n t e l l i g i b l e

À Mougins, en juin,
Char écrit «L'Essentiel
intelligible». Il fut avant
donné initialement
pour titre: «L'Essentiel
incompréhensible»,
Jean Filletti illustre
le manuscrit. Char
y ajoute ensuite:

*Cet exemplaire unique
du type "griffitt"
a été composé sur une
table en bois d'épave
pour mes amis
Irène Homoir
Jean Sautouire
dans la chaude
animation de leurs
pensées fraternelles.
Mougins, 27 janvier.*

Ses enveloppements s'étant relâchés,
Il incisa l'aspect et la portée de la rencontre.
La colerette de la brune s'animait dans le sang
du jeu comme une immortelle active.]

Mirent pied à terre les poussières grasses,
Puis l'hôte arrière des extrémités froides.

À bout de vigilance, d'horreur, d'égards, d'ornières,
Ses fuscées d'exemption tirées sous la hache,

Crabe, creuse-tu un trou dans ton manteau de veuf,
Cuisse encartée d'heures où elle devra se subir.

Où es-tu devenue torche désaffectée?
Sur toi victime, en toi bourreau?

La paix du soir aborde chaque pierre, y jette l'ancre
de douleur.]

Depuis toujours les justes meurent mutilés
Pour s'être exposés nus au toucher du bien.

Cris guérisseurs en collier de perles fines,
Ruisselet au jour chaîne intense,

Entre ombre et boue la soif ondule,
Tu jouis au zénaïh de la nappe, colonne de fraîcheur.

D'un amour clos d'impatience,
Se pencher, s'enfoncer, se rendre dans le spectre,
Gober sa vie de jet velu.

Sa taille s'applique aux absents,
Enclume, leur visage chancelle.

Les squelettes mâcheurs de ciel affrontent le responsable.

Installez la rage, elle est chaste.

Bouchez vos os, elle a les siens dedans.
Soignez la lièvre.

La liqueur de l'enfant s'entoure d'opulence.
Quand vous aurez fleuri ses poignets de colosse,

Sur le registre de la faim,
Malheur sera pollué.

Je suis interdit,
Distingué j'ai élu:

Ce fut paille d'un bruit, aené d'un éclair,
Présent à l'ancre, où vais-je égarer cette fortune
d'excréments]

Qui m'escorte comme une lampe?
Verriage d'architecte masquant le tablier du pont d'où les
délices au sol l'ont chassée.]

Celle dont je me prive plane sur mes déchets stériles
Et le fleuve sous elle coule conquête étable.

Mais tout coïncidera à nouveau:

Serpent passe soleil, mouche franchit lune.
La frêle attendue des pistes se dirigerait sur la rosée fanée,
Tandis que tu bergais, lumière, égoïstement ta crasse.

Mes ordonnances, vos oreilles se sont secouées du pastel,
Une jeunesse de manœuvres a porté l'œil profondément

Hors du lasso endolori
Devant le profil éventé.

Notre univers s'est épaissi, sa durée n'est plus comparable,
Le vieil avenir compromis aura hélé le bon maçon.

c e r t i t u d e

Sans lendemain sensible ni capitale à abréger,
Sans le péril sournois du chlore aux barrages qui abritent
son île publique]
Ma réserve,
Sans cette lueur de calion qui perfore les meules hideuses
où je me suis agité.]
Sans ces forains tardifs aux bras chargés de lilas,
Sans ces perfections émancipées aritrantes
comme la rondeur classique.]
Messager en sang dans l'émotion du piège,
expiré le congé d'orange.]
Je t'étreins sans élan, sans passé, ô diluvienne amoureuse,
indice adulte;]

L e t t r e u r d ' o u b l i e s

N'espérez pas rattacher l'infidèle.
Aimez sa vue de chute derrière sa voix lointaine,
Ses toilettes ouvertes, son impudeur rayonnante,
Noyau tendre que la boue presse sous la rafale
des troupeaux.]

D'un désert de primeurs et d'arêtes
Elle commande aux sans racines
De se peindre
Pour s'alourdir.
Elle souhaite et appréhende le risque en se becquant
de troubler sa mémoire;]
Elle voit maigrir les oiseaux inquiets.

Nous nageons vers l'écuil en forme de paupière.

Les coqueux s'atiraient.
Aux tuiles de la nuit les chauves-souris détachaient
leur dentelle;]
Le viol d'une pâleur de duvet s'est posée
sur la blancheur de la nappe;]
L'obscur géôlier de mon sang a grelotté.
L'autre a serré.
Le ciel s'est déplié.
L'orale de la clartière était doux.
Nos dents ont couvert la voix des cloches
Jusqu'à la craie.

à un fantôme
de la réflexion surpris
chez les pleures
de la providence

Lampe cynique que la nuit contradictoirement interprète
sur sa coque de reptile.]

Veule plante à carnier pressée contre sa hanche qui
bouillonne.]

Main engourdie qui garde dans sa paume la bonté
du placet de son odeur]

Cendre volant moins haut que les insectes à demi vides
qui mènent au sommeil sa bouche frémissante.]

Proches étroites qui paradez dans le double nuage de la
famine et de la mort.]

Seins de juin qui avez donné à sa tête la forme
et le sens de la libéralité.]

Saisissez-vous de sa langue rocheuse comme une vague,
Le verbe et le désir ininterprètent l'espace,

Les lentilles ardentes, les amorcees fatales sont gerçées,
Le désespoir n'est plus gothique.

Cahue de méandriques démenées ressuscitées
sous le signe de l'endurance de l'idée.]

L'arche de fleur explosive s'est inscrite au compte
sablonneux de la terre.]

Le ciel obvient un grade dans l'ignare jury propulseur
de ses cernes.]

Sauveur exténué, ô langage,
Couvrez notre amour de matras affamés

Atteints aux essais cardinaux qui tissent
nos sexes.]

À jamais solidaires en totalité de qui nous absorbe
sans nous trahir.]
Corps que l'apaisement enfère.

PROUVER PAR LA VIE

Je lègue ma part du prochain

À l'aiguilleur du convoi de mythes

Qui s'élabore au quai désert.

Fût-il maléfique,

Ne fût-il pas imaginaire.

Contradictions persuasives

Qui dévitalisent l'éveil,

Courre vie au salaire enchevêtré de la cascade,

Évidence mutable.

La régie de l'homme est fragile,

Sont de lèvres les ressorts de ses fréquentes périodes,

Souple relief indistinct,

Ardoise autant de sortilèges.

Collecteur de la retentissante pourriture cyclique,

Ses ressources le dégradent:

Disparité, proche survie de fumigation.

visage de semence

Victor Brauner

Visage sous vos traits la terre se regroupe,
Votre appétit répond par l'éclair questionné.

Hauteur et profondeur
Ne sauront vous glacer,
Sur le sceptre d'amour
Le froid croise l'ardeur,
Nuage et sable d'homme
Frondent l'humidité.

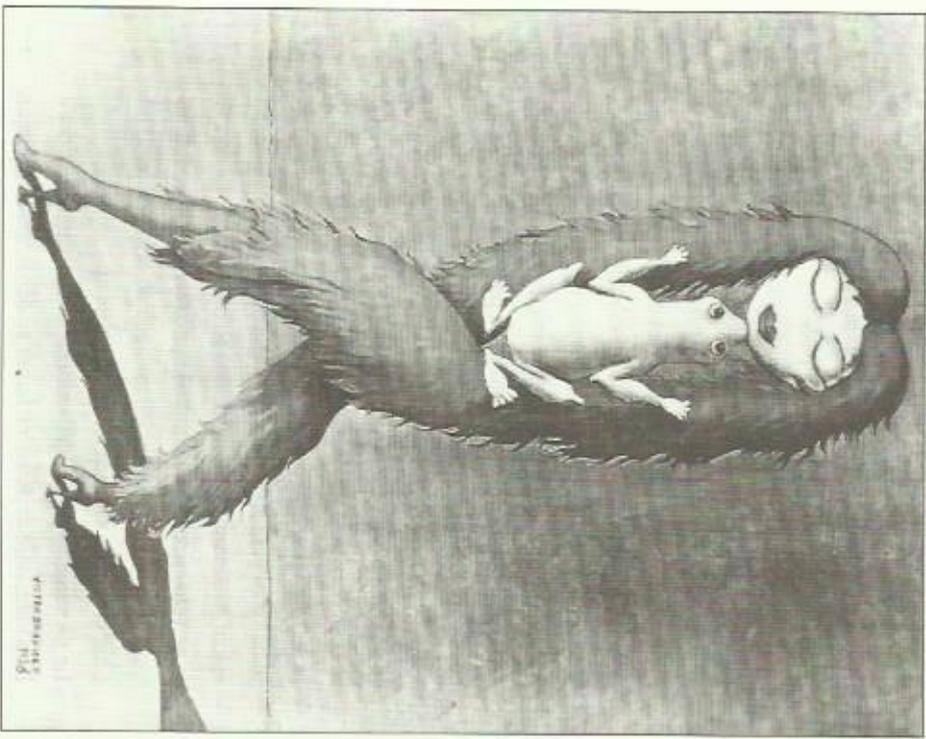
Figure, recueillez la folle voix errante,
Seul un vœu en révolte modèle le soleil.

Volumens qui se mêlent
Et surfaces qui s'aiment,
Triton vêtu de boue
Ou poussière chancelante ;
Beaux sangs juxtaposés.

Figure, recueillez la Sibylle naissante,
Visage sous vos traits la terre se regroupe.

*René Char avait
rencontré Victor
Brauner dans le groupe
surréaliste. Ce dernier
avait peint son portrait
dès 1934.
Au moment où Brauner
perd accidentellement
son œil droit, René Char
lui dédie
« l'isager de semence »,
 Leur amitié ne essa
de croître : Brauner
« doit encore éblouir
d'arc-en-ciel rebourré la
grande amitié dans
l'homme et dans
l'œuvre. Ne sommes-
nous pas frères de la
même inspiration ? »*

Victor Brauner,
Ombre ou rêve, 1938.



A PICASSO

Cher Picasso,
Votre œil est le poignet
de la lumière. J'ai vu
votre Exposition. Jamais
la condition plastique
n'avait surplombé le
convulsiif avec une telle
sécurité, une telle
communicabilité, un tel
zénith émotionnel.
Soyez remercié.
La répétition de la
chaleur, de la lumière
et du givre manuel
consomme la
conquête.

J'ai donné à Ch. Zervos
pour le prochain *Cahier*
d'art le texte ci-joint.
Peut-être consentirez-
vous à lui affaiblir la
vie? Je pense au poème
d'Éluard que vous avez
si fortement projeté en
l'entourant de vos
multiplex. Dans les
abominables heures que
nous vivons où la France
cette triste, cette
Cécopâtre de gouttière
tourne le dos à
Espagne, impossible de
donner sa tête à autre
chose qu'à cet acier
enfant trempé dans la
mort...

24 janvier 1939.

Dans une lettre à
Picasso du 24 janvier,
Chap lui demande un
dessin pour "affaiblir"
son poème "1939".

- poème en hommage
aux enfants martyrisés
de la guerre
d'Espagne - qui parait
dans la revue Cahiers
d'art n° 1-4 en 1939,
et plus tard, en 1945,
dans le recueil *Seuls*
demeurent, sous le titre
"1939 - par la bouche
de l'engoutirent".

1 9 3 9

Enfants qui cribliez d'olives le soleil enfoncé dans le bois de
la mer, enfants, ô frondes de froment, de vous l'étranger se
détourne, se détourne de votre sang martyrisé, se détourne
de cette eau trop pure, enfants aux yeux de linon, enfants
qui faisiez chanter le sel à votre oreille, comment se
résoudre à ne plus s'éblouir de votre amitié?

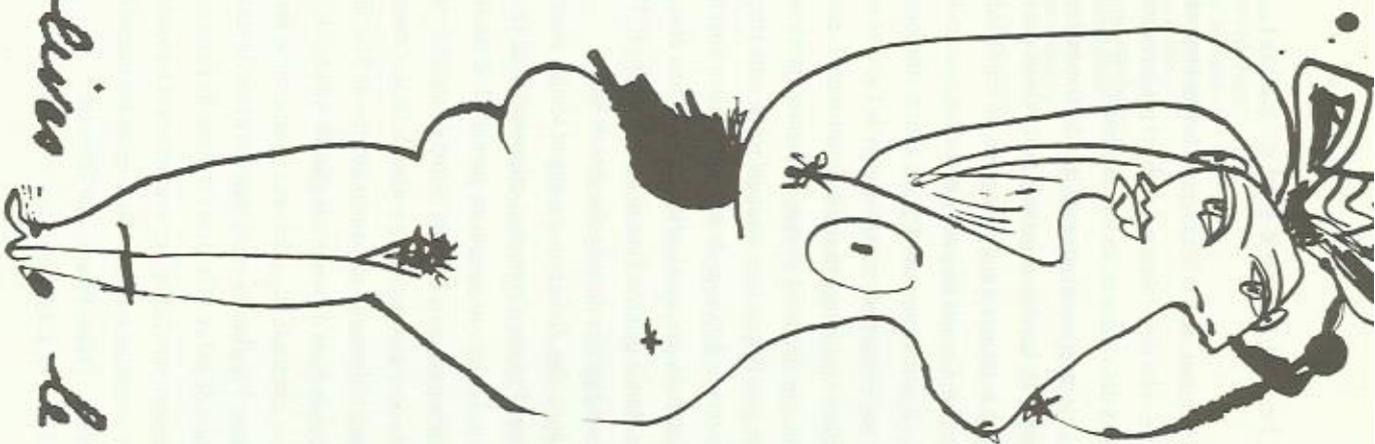
Le ciel dont vous disiez le duvet, la femme
dont vous trahissiez le désir, la femme les a glacés.

Châtiments! Châtiments!

seuls demeurent 1945

Enfants qui cribliez

l'olive de sabil



Georges Moulin,
le 6 mai, remercie René
Char de l'envoi de
plusieurs poèmes :

"Les textes m'ont
apporté le même
réconfort salubre que
j'avais éprouvé à lire
"Tous compagnons
de lit" ou bien "Mon
amour est triste".

Tout ça nous change
des pleurnicheries sur
la défile, des moi
culpa, et de bonbons
concrets sur la France
étroite."

Des jolies, une longue
correspondance va
dagner le travail que
Georges Moulin
entreprend sur l'œuvre
de Char.

Le 16 septembre,
Francis Curell est arrêté
dans sa maison
de Elisabeth-Sorjot.
Il sera déporté à Lanz
en Autriche.

Le lendemain 17,
René Char en informe
Lévy, précisant que
la femme de Francis,
son père et sa mère
ont également été
arrêtés.

* Pierre Zangemann,
alias Léon Saingermann,
est le lieutenant
de René Char.

Mon frère l'Élagueur [Francis Curell], dont je suis sans
nouvelles, se disait plaisamment un familier des chars de
Pompéi. Quand nous apprîmes la déportation de cet être
généreux, sa prison ne pouvait plus s'entrouvrir; des chaînes
défilèrent son courage, l'Autriche le tenait.

Feuilles d'HYPNOS 1946

feuilleter d'HYPNOS 87

LS [Léon Saingermann*] Je vous remercie pour l'homodépôt
Durance 12. Il entre en fonction dès cette nuit.
Vous veillerez à ce que la jeune équipe affectée
au terrain ne se laisse pas entraîner à apparaître trop souvent
dans les rues de Duranceville. Filles et cités dangereux
plus d'une minute. Cependant ne tirez pas trop sur la bride.
Je ne veux pas de mouchar dans l'équipe. Hors du réseau,
qu'on ne communique pas. Stoppez vantardise.
Vérifiez à deux sources corps renseignements.

Tenez compte cinquante pour cent tonnalesque
dans la plupart des cas. Apprenez à vos hommes à prêter
attention, à rendre compte exactement, à savoir poser
l'arithmétique des situations. Rassemblez les rumeurs
et faites synthèse. Point de chute et boîte à lettres
chez l'ami des blés. Événualité opération Walfen,
camp des étrangers, les Mées, avec débordement sur Juifs
et Résistance. Républicains espagnols très en danger.
Urgent que vous les préveniez. Quant à vous, évitez
le combat. Homodépôt sacré. Si alerte, dispersez-vous.
Sauf pour délivrer camarade capturé, ne donnez jamais

Dans le « Feuille
d'HYPNOS 87 »,
René Char adresse
un message à Léon
Saingermann, son
lieutenant (Pierre
Zangemann)

concernant le terrain
dit homodépôt
Durance 12.

Le terrain était destiné
à accueillir
éventuellement des
parachutages
d'hommes ou des
appareils en difficulté.

Mari d'une liaison
radio sol-air, il pouvait
aussi aider les avions
en difficulté. Dans ce
texte « les rues de
Duranceville désigne
Oranion. Le terrain
d'Oranion que la carte
S.A.P. situe au nord de
la localité, dénommé
Durance 12, était placé
sous la responsabilité
de Zangemann et
Chaudon.

Roger Chaudon est
« l'ami des blés »,
Cabriel Besson est
« le nageur », terme qui,
dans le langage codé
du maquis, désigne
l'agent de liaison
chargé d'une mission
délicate.

À LA LIBÉRATION, LES
REPUBLICAINS ESPAGNOLS
REMERCIENT RENÉ CHAR
POUR L'AIDE QU'IL
LEUR A APPORTÉE.

à l'ennemi signe d'existence. Interceptez suspects. Je fais
confiance à votre discernement. Le camp ne sera jamais
montré. Il n'existe pas de camp, mais des charbonnières qui
ne fument pas. Aucun linge d'étendu au passage des avions,
et tous les hommes sous les arbres et dans le taillis.

Personne ne viendra vous voir de ma part, l'ami des blés et
le Nageur exceptés. Avec les hommes de l'équipe soyez
rigoureux et attentionné. Amitié ouate discipline. Dans le
travail, faites toujours quelques kilos de plus que chacun,
sans en tirer orgueil. Mangez et fumez visiblement moins
qu'eux. N'en préférez aucun à un autre. N'admettez qu'un
mensonge improvisé et gratuit. Qu'ils ne s'appellent pas de
loin. Qu'ils tiennent leur corps et leur literie propres. Qu'ils
apprennent à chanter bas et à ne pas siffler d'air obsédant, à
dire telle qu'elle s'offre la vérité. La nuit, qu'ils marchent en
bordure des sentiers. Suggérez les précautions: laissez-leur
le mérite de les découvrir. Émulation excellente. Contrariez
les habitudes monotones. Inspirez celles que vous ne voulez
pas trop tôt voir mourir. Enfin, aimez au même moment
qu'eux les êtres qu'ils aiment. Additionnez, ne divisez pas.
Tout va bien ici. Affections, HYPNOS.

Feuilles d'HYPNOS 1946



Le camouflage des armes

Avec un sourire
multiplex le capitaine
Alexandre nous parle du
camouflage des armes :
- Vous recevions en zone
sud d'importantes
quantités d'armes. Il
fallait les soustraire aux
incessantes recherches de
la Gestapo. La S. A.P.
était la véritable « bête
noire » des Allemands.
À Cère, en face de la
gendarmérie, nous
avons entreposé des
armes et munitions sous
les toits d'une petite
châpelle. Le peu plus
loin notre principal
dépôt se trouvait dans la
cave d'une maison en
ruine. D'un commun
accord, ce coin de
village était devenu un
vritable dépôt.
ordures, javier, chiens
crétés, fennec, parmi
les ruines, des monticules
nouveau-nés.
Les Allemands faisaient
de nombreuses
perquisitions, mais
étaient le dépôt
camouflé qui gênait leur
odorat !... Ils possédaient
des détecteurs qui leur
permettaient de détecter
les lieux où pourraient
être cachés des objets en
acier (armes, munitions),
flin de drageoir et
détourneurs
instruments nous
placions un peu partout
dans la campagne de
Cère, même, des tas de
vieille ferraille.
La Gestapo n'est jamais
arrivée à découvrir nos
dépôts, malgré ses

*laborieuses recherches, et
ses innutiles efforts pour
"faire parler" une
population entièrement
rindie à notre cause.*

Nous n'oublierons
jamais l'aide précieuse
d'une femme admirable,
Marcelle S. et de sa
petite-fille qui, devant le
danger, ont assuré de
délicates liaisons et aidé
à notre ravitaillement.

Entier... vivant

Le capitaine Alexandre,
les yeux embués de
larmes, évoque enfin la
mort effroyable de Roger
Chandon, chef du
secteur d'Oraison [...].
Dirigeant un transport
d'armes, il fut capturé
par des membres de la
Gestapo se faisant passer
pour des maquisards. Il
fut soumis à la torture
dans l'espoir d'obtenir de
précieux renseignements.
Roger Chandon refusa
de parler. J'avais de colbre
et poussés par un
sadisme de pure essence
hitlérienne, ils cruesèrent
un trou, et debout,
l'enterrent vivant.
Betrouvé quelques jours
après par ses camarades,
on constata avec horreur
que les poumons du
malheureux étaient
emplis de terre.
Beaucoup d'autres
camarades sont tombés
victimes de leur
dangereuse mission : le
parachutage des armes,
appoint décisif dans la
lute de tout un peuple
pour sa libération !
Franc-tireur, octobre 1944.

*Tout au long des
feuilles d'Hypnos,
René Char fait
le portrait de ses
compagnons*

f e u i l l e t d ' H y p n o s 3 0

Archibud me confie qu'il a découvert sa vérité quand il a
épousé la Résistance. Jusque-là il était un acteur de sa vie,
fondateur et soupçonneux. L'insincérité l'empoisonnait. Une
tristesse stérile peu à peu le recouvrait. Aujourd'hui il aime,
il se dépense, il est engagé, il va nu, il provoque, J'apprécie
beaucoup cet alchimiste.

feuilles d'hypnos 1946

f e u i l l e t d ' H y p n o s 6 5

La qualité des résistants n'est pas, hélas, toujours la même !
À côté d'un Joseph Fontaine, d'une rectitude et d'une
tenue de sillon, d'un François Cuzin, d'un Claude
Decharannes, d'un André Grillet, d'un Marius Bardouin,
d'un Gabriel Besson, d'un docteur Jean Roux, d'un Roger
Chandon aménageant le silo à blé d'Oraison en forteresse
des périls, combien d'insaisissables salimbanques plus
soucieux de jouir que de produire ! À prévoir que ces coqs
du néant nous timbreront aux oreilles, la Libération venue...
feuilles d'hypnos 1946

f e u i l l e t d ' H y p n o s 6 7

Amand [Marcel Chaumien], le météo, définit sa fonction : le
service énigmatique.
feuilles d'hypnos 1946

J'ai captif, épousé le lent du lierre à l'assaut de la pierre de l'éternité.

9

«Je t'aime», répète le vent à tout ce qu'il fait vivre.
Je t'aime et tu vis en moi.

Le loriol, p. 321

éléments, p. 330

force clément e

Je sais où m'entraient mes insuffisances, vitrail si la fleur se détache du sang du jeune été. Le cœur d'eau noire du soleil a pris la place du soleil, a pris la place de mon cœur. Ce soir, la grande roue errante si grave du désir peut bien être de moi seul visible... Ferais-je ailleurs jamais naufrage?

Léonides

Es-tu ma femme? Ma femme faite pour atteindre la rencontre du présent? L'hypnose du phénix convoite ta jeunesse. La pierre des heures l'investit de son lierre.

Es-tu ma femme? L'an du vent où guerroye un vieux mariage donne naissance à la rose, à la rose de violence.

À GILBERT LEIX

Mon cher Gilbert,
[...] Non pas que l'air doute de ton goût et de la résistance quant à apercevoir la figure sans beauté de la radio, non, mais j'ai redouté pour toi l'absorption de ton tonus physique et par voie de conséquence la contariété du mental. Il n'en est rien et je m'en réjouis [...].
Je viens d'être avisé par Gallimard que *Seuls démententes* est enfin terminé. Il m'annonce l'envoi d'un exemplaire que je n'ai pas reçu. La lecture de ces gens étant proverbiale tu feras bien outre l'exemplaire que je te destine, exemplaire malheureusement court, de souscrire immédiatement un par fi (je n'ai droit qu'à 1 seul pour mon usage personnel).
Je n'ai pas pu mon frère faire appel, à mon vif regret à la compédie pour le «hâté» de ce livre. [...] L'inconvénient de n'être pas sur place pour veiller et s'appuyer. J'espère que je n'aurai pas trop à m'en repentir. Jules Monnerot vient de donner chez le même Gallimard un essai *La Poésie moderne et le Sacré* qui fournit un sain effort pour dégarer la légion fondroyée et maintenant soustréenne du surréalisme et l'étaler dans les mellécens oreilles de ce temps.

L'acte. Monnerot est horriblement qu'onque. C'est mieux que les lignes mensuels, grimaçes et santes de l'abbé Aragon, un qui fait école sur le tableau noir des chloelles. Les soins de beauté à la France par de pareilles mains, c'est amer!

Quand l'écris:

«Le pathétique par la femme mais *hors* de sa subjectivité», cette proposition à l'enoncé sommaire n'affirme ni mon mépris de la femme ni son abandon par mon cœur, mais derrière la fanfaronnade, l'annonce de pelle à langue d'alchimette, brille l'hydrogène des larmes: l'aimable

(le pathétique) étant fruit de la connaissance (vécue) la femme est telle – démontiaquement consue – qu'elle expose la première dès lors cette solide masculin, le contraire d'un pain vide où l'infamé au supplice fit et vit, a mangé, veut manger mais souvent sa nature est devenue terre pour le nuage ou nuage pour la terre, les deux jamais confondus (c'est-à-d. chair par rapport à l'esprit et esprit par rapport à la chair).
Eternel lacher-tout – tout étant revenu. Eater Thomane et son bouhour la cloison écartée sans cesse abattue toujours reconvenue...»

Amiens 1945.

Ma femme faite pour atteindre la rencontre du présent.

Le combat s'éloigne et nous laisse un cœur d'abeille sur nos terres, l'ombre éveillée, le pain naïf. La veillée file lentement vers l'immunité de la Fête.

Ma femme faite pour atteindre la rencontre du présent.

Fenaison

Ô nuit, je n'ai rapporté de ta félicité que l'apparence parfumée d'ellipses d'oiseaux insaisissables! Rien n'imposait le mouvement que ta main de pollen qui fondait sur mon front aux moulins d'une lampe d'âne. Aux approches du désir les meules bien-de-ciel s'étaient l'une après l'autre soulevées, car mort là-bas était le Faineur, vieillard masqué, acteur félon, chimiste du manoir voyage.

Je m'appuie un moment sur la pelle du déloge et chantonne sa langue. Mes sueurs d'agneau noir provoquent le sarcasme. Ma nausée se grossit de soudains consentements dont je n'arrive pas à maintenir le cours. Arceau tard venu, enclavé dans la chevelure pythienne saturée de feu et de vieillesse, quel compagnon engagerais-je? Je prends place inaperçu sur le tirant de l'étrave jusqu'à la date fleurie où rougeoiera ma cendre.

Ô nuit, je n'ai pu traduire en galaxie son Apparition que j'épousai étroitement dans les temps purs de la figue!

Cette Secur immédiate tournait le cœur du jour.
Salut à celui qui marche en sûreté à mes côtés, au terme du poème. Il passera demain DEBOUT sous le vent.

l'absence

Ce frère brutal mais dont la parole était sûre, patient au sacrifice, diamant et sanglier, ingénieux et secourable, se tenait au centre de tous les malentendus tel un arbre de résine dans le froid inaltérable. Au bestiaire de mensonges qui le tourmentait de ses gobelins et de ses trombes il opposait son dos perdu dans le temps. Il venait à vous par des sentiers invisibles, favorisait l'audace écarlate, ne vous contrariait pas, savait sourire. Comme l'abeille quitte le verger pour le fruit déjà noir, les femmes soulevaient sans le trahir le paradoxe de ce visage qui n'avait pas des traits d'orage.

J'ai essayé de vous décrire ce compère indélébile que nous sommes quelques-uns à avoir fréquenté. Nous dormirons dans l'espérance, nous dormirons en son absence, puisque la raison ne soupçonne pas que ce qu'elle nomme, à la légère, absence, occupe le fourneau dans l'unité.

l'épide cristal
égère dans les herbes
sa moisson transparente

La ville n'était pas délaïée. Dans la chambre devenue légère le donneur de liberté couvrait son amour de cet immense effort du corps, semblable à celui de la création d'un fluide par le jour. L'alchimie du désir rendit essentiel leur génie récent à l'univers de ce matin. Loïn derrière eux leur mère ne les trahirait plus, leur mère si immobile. Maintenant ils précédaient le pays de leur avenir qui ne contenait encore que la flèche de leur bouche dont le chant venait de naître. Leur avidité rencontrait immédiatement son objet. Ils

JEAN PAUL LHAN
ARENÉ CHAR

Merci de *Sens*
dennarrat. J'y aime
mille choses, mais
plus que tout peut-être
cette constance, sous
la ligne abstraite,
d'un paysage qui m'est
familier et qu'à chaque
page je reconnais, cet
étrange parallélisme...
avril 1995.

doutaient d'omniprésence un temps qu'on n'interrogeait pas. Il lui disait comment jadis dans des forêts persécutées il interpellait les animaux auxquels il apportait leur chance, son serment aux monts internés qui l'avaient conduit à la reconnaissance de son exemplaire destin et quel boucher secret il avait dû vaincre pour acquiescer à ses yeux la tolérance de son semblable.

Dans la chambre devenue légère et qui peu à peu développait les grands espaces du voyage, le donneur de liberté s'apprêtait à disparaître, à se confondre avec d'autres naissances, une nouvelle fois.

LOUIS CURIEL
de la Sorbonne, p. 26

nes'entend pas

Au cours de la lutte si noire et de l'immobilité si noire, la terreur aveuglant mon royaume, je m'élevai des lions ailés de la moisson jusqu'au cri froid de l'anémone. Je vins au monde dans la difformité des chaînes de chaque être. Nous nous faisons fibres tous deux. Je tiraï d'une morale compatible les secours irréprochables. Malgré la soif de disparaître, je fus prodigue dans l'attente, la foi vaillante. Sans renoncer.

Écartez-vous de moi qui patiente sans bouche;
À vos pieds je suis né, mais vous m'avez perdu;
Mes feux ont trop précisé leur royaume;
Mon trésor a coulé contre votre billot.

Le désert comme asile au seul tison suave
Jamais ne m'a nommé, jamais ne m'a rendu.

Écartez-vous de moi qui patiente sans bouche;
Le tréfle de la passion est de fer dans ma main.

Dans la stupeur de l'air où s'ouvrent mes allées,
Le temps émondra peu à peu mon visage,
Comme un cheval sans fin dans un labour aigri.

SBD / FFLCH / USP

HENRI HELL.

Le livre de M. Char vient redonner à la poésie une dignité qu'on ne lui connaissait plus depuis longtemps. Sous prétexte d'humanisation, on a pu assiser ces dernières années à une dégradation singulière du langage poétique. Sous prétexte de réintroduire dans les vers les droits du cœur et ceux des sentiments communs à tous les hommes, on a ouvert la voie à la facilité la plus déplorable et à la rhétorique la plus creuse. Les poètes ont chanté la patrie ravagée, la douleur de la séparation, la haine de l'envahisseur, l'espoir, la liberté perdue. Ils ont émis de beaux cris, souvent délectants. Ils ont retrouvé un lyrisme humain, chant de l'âme de tout un peuple. Mais, si la poésie a gagné dans cette aventure de communication et d'émotions directes, elle a perdu ses vertus proprement poétiques; une lourde charge de matière humaine et un peu de puissance incantatoire. À l'entour de cette poésie ouverte - ouverte à tous - M. Char a élaboré une poésie secrète, qui ne se laisse pénétrer que patiemment. Rien de moins gratifiant que cette poésie. Elle est née d'une /...

Partage formel

Partage formel

Mes sources, voici l'eau du sacre qui peintre
toujours plus étroite au cœur de l'été.

I

L'imagination consiste à expulser de la réalité plusieurs personnes incomplètes pour, mettant à contribution les puissances magiques et subversives du désir, obtenir leur retour sous la forme d'une présence entièrement satisfaisante. C'est alors l'ineffable réel incréé.

II

Ce dont le poète souffre le plus dans ses rapports avec le monde, c'est du manque de justice interne. La vitre-cloaque de Caliban derrière laquelle les yeux tout-puissants et sensibles d'Ariel s'irritent.

III

Le poète transforme indifféremment la défaite en victoire, la victoire en défaite, empeureur pré-natal seulement soucieux du recueil de l'azur.

IV

Quelquefois sa réalité n'aurait aucun sens pour lui, si le poète n'influencât pas en secret le récit des exploits de celle des autres.

Dans la revue Fontaine (n° 43, juin 1945), Henri Hell publie un compte rendu de Seuls demeurent; au dos de la revue figure un aphorisme de Char: * / chaque éffondrement des preuves le poète répond par une satire d'aveir: *

l e m u g u e t

J'ai sauvé la fortune du couple. Je l'ai suivi dans son obscure loyauté. La vicillesse du torrent n'avait lu sa page de gratitude. Un jeune orage s'annonçait. La lumière de la terre me foliait. Et pendant que se retraçait sur la vitre l'enfance du justicier - la clémence était morte - à bout de patience je singloais.

Les Lettres françaises janvier 1946

Les Lettres françaises du 15 janvier publient le poème « Le Muguet » qui sera repris en 1947 dans Le Poème pulvérisé.

Dans Arrière-histoire du Poème pulvérisé (1953), René Char relate :

« Au souvenir de la grande épreuve de Crèvec (1941-1944) Il me parut encore aujourd'hui invraisemblable que je sois en vie. Dans une régularité imitée, sans cesse être frolé, traversé, touché, dénoncé, interpellé, par pire que la Mort, sans gain pour ce plus, c'est saturnellement devant moi ! Comment ne pas conserver derrière son oreille, pour assurer la continuité du muguet, le brin de thym écartillé de la supériorité ! »

Le 7 (ou le 8) mars, après l'assassinat à Manosque de Gabriel Besson, tué d'un coup de fusil dans le dos le 28 février, René Char lui consacre ces lignes dans Les Lettres françaises :

l u e z - n o u s

Un jeune homme dont les traits généreux étaient familiers aux habitants d'un département réputé pourtant difficile à s'éprendre, un chef de groupe-franc dont les exploits aux jours les moins favorisés de la guerre du maquis ont enflammé le cœur et l'imagination de toute une jeunesse réfractaire, vient de mourir, assassiné dans le dos, à minute, d'un coup de fusil, l'arme à longue portée des lâches. Gabriel Besson, mon camarade, a été couché pour toujours sur le sol de sa ville natale, Manosque, jeudi 28 février. Cette ville qu'il avait contribué à arracher à l'ennemi, au beau mois d'août 1944 et qu'il chérissait, comme un enfant aime le jardin de ses jeux et de ses entreprises, pleure aujourd'hui l'artisan de sa libération.

On a peut-être tort de penser, là où se tament les complots, que nous serions désormais mal à l'aise pour réagir dans l'obscurité. La Justice qui s'attelle volontiers à des tâches qui ne rehaussent point son prestige ferait bien de reconsidérer la question, une question dont on comprend mal qu'elle mesure insuffisamment l'importance.

Les Lettres françaises mars 1946

A GILBERT LEVY

Mon cher frère
J'ai dû quitter
précipitamment Paris
avec la tristesse de ne
pas t'avoir vu. On a
assassiné un de mes plus
anciens compagnons
des BA (Basses-Alpes).
Aussi ne prendrons-nous
de répit que le jour
où le coupable sera
arrêté. Je mets la poésie
en veilleuse
momentanément.
Merci du texte joint.
Peut-être un peu trop
serré, corrigé par endroits
par des mots-bloc pas
assez distants les uns
des autres. Revois cela.
Je suis impatient
de l'ensemble du livre
Echis-tout. Je t'embrasse.
15 mars 1946.

Face au poème
*Le Requin et la
mouette*, un dessin
d'Henri Matisse,
que Chior a rencontré
peu de temps
après.

Sous le dessin
de Matisse, il ajoute
ces lignes :

*J'adressai au mois
de mai 1946 à Henri
Matisse, à l'encre,

le manuscrit du poème
"Le Requin et la
mouette", composé
quelques semaines

après mon départ de
Troyes
au cours de la visite

que j'avais faite
au grand peintre. Il
n'avait pas été question

d'un poème plutôt que
d'un autre. Je m'étais
persuadé que Matisse

allait bien, que ses
travaux continuaient à
s'élaborer, avec la

même simplicité
régulière qu'à
l'ordinaire.

De retour à L'Isle-sur-
Sorgue, je lui adressai
donc le manuscrit

de mon poème. (J'ai une
Matisse et sa bordé

deserte: ce poème pour
le remettre d'un acte
précis). Il me répondit

qu'il avait dans une
série de dessins récents
découvert le même
thème.

Le requin et la mouette

Je vois enfin la mer dans sa triple harmonie,
la mer qui tranche de son croissant la dynastie
des douteurs absurdes, la grande volière sauvage,
la mer crédule comme un liseur.

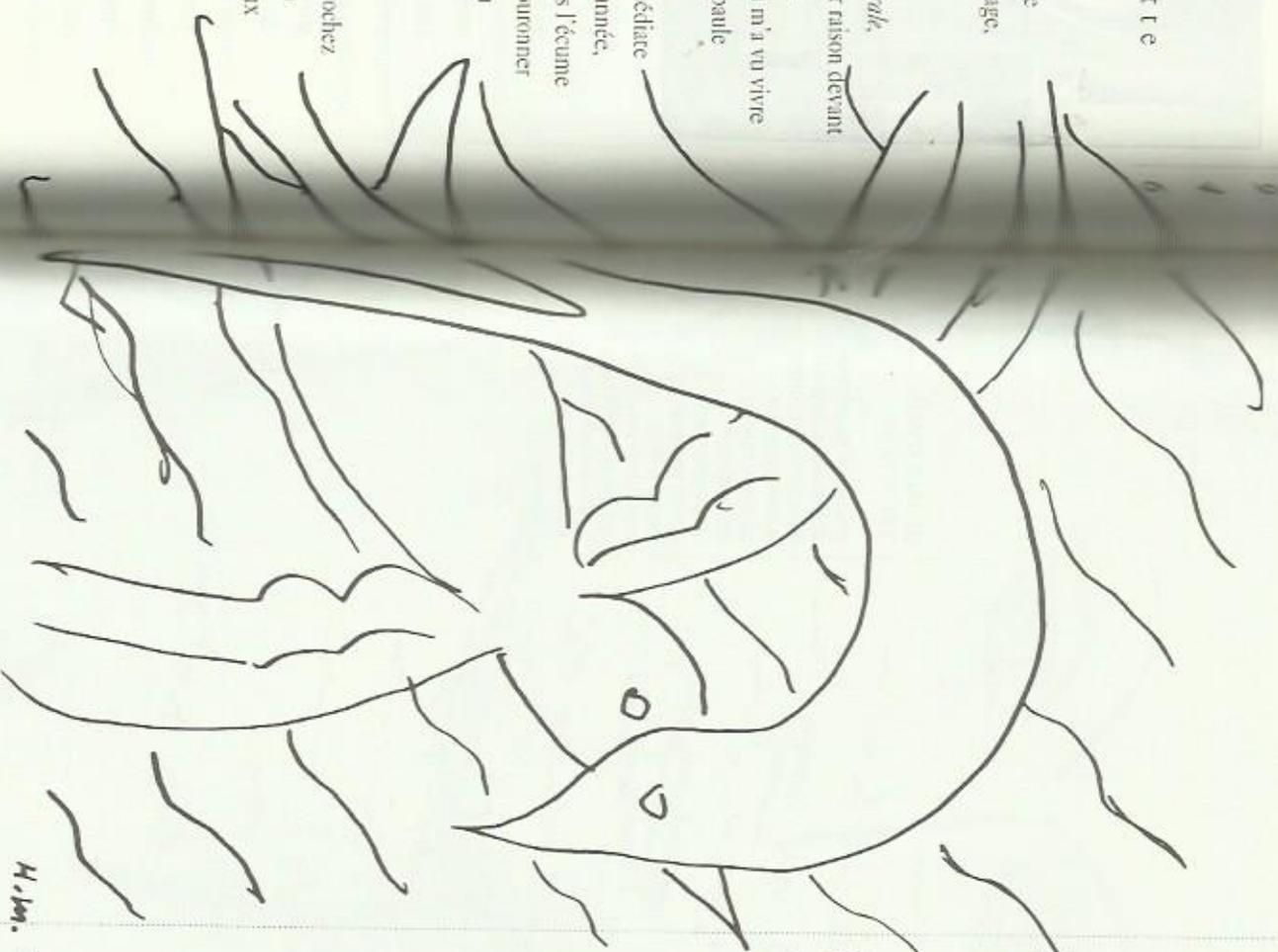
Quand je dis: j'ai levé la loi, j'ai franchi la morale,

j'ai maille le cœur, ce n'est pas pour me donner raison devant
ce pèse-néant dont la tumeur étend sa palme
au-delà de ma persuasion. Mais rien de ce qui m'a vu vivre
et agir jusqu'ici n'est témoin alentour. Mon épaule
peut bien somneller, ma jeunesse accourir.

C'est de cela seul qu'il faut tirer richesse immédiate
et opérante. Ainsi il y a un jour de pur dans l'année,
un jour qui creuse sa galérie merveilleuse dans l'écume
de la mer, un jour qui monte aux yeux pour couronner
midi. Hier, la noblesse était déserte, le rancœur
était distant de ses bourgeois. Le requin
et la mouette ne communiquaient pas.

Ô vous, arc-en-ciel de ce rivage polisseur, approchez
le navire de son espérance, faites que toute fin
supposée soit une neuve innocence, un févreur
en avant pour ceux qui trébuchent
dans la marine leurrée.

Cahiers d'art 1946



Dans l'arrière-histoire
du Poème pulvérisé,
Chior ajoute:

*C'est au Troyes
au bord de
la Méditerranée,
durant l'hiver de 1946

que le thème du
"Requin et la mouette"
s'est imposé à moi.

J'allais voir Henri
Matisse à l'encre
et nous en parlions.

Ces portafolios nées
le hantèrent.

Poème qui s'est acquitté
par le charme écumant
qu'il m'a procuré,

encore après sa fugue,
tel le chant d'un coq
brutal dans l'âme,
maître du silence
qui le suit.

H. Matisse.
LE REQUIN
ET LA MOUETTE, 1946.

ANDRÉ RAVATTE

René Char avait fait son cabinet de travail dans une pièce d'angle du rez-de-chausse (des «Néons»). Au mur, une reproduction du *Prisonnier* de Georges de La Tour, sur la cheminée, une photographie d'Arthur Rimbaud à seize ans, sur la table, une boîte bleue, rotée et plate, qui avait contenu des détonateurs et que Char avait convertie en tabatière, car, à cette époque, il roulait ses cigarettes. Un colt dans un étui portant, au crayon rouge, l'inscription «S.A.P.R.2.» et, je l'appris plus tard, une copie de *Feuilles d'Hypnos*. Le poète portait une chemise kahl, à épaulettes, de l'armée anglaise. Je remarquai que ses mains étaient longues et fines.

L'Hercule, 1971.

C'est mettre à vif son âme que de rebrousser chemin dans son intimité avec un être en même temps qu'on assume sa perfection. Ligoté, involontaire, j'éprouve cette facilité et demande pardon à cet être.

Venez à nous qui chancelons d'insolation, seurs sans mépris, ô nuit !

La reproduction en couleurs du *Prisonnier* de Georges de La Tour que j'ai piquée sur le mur de chaux de la pièce où je travaille, semble, avec le temps, réfléchir son sens dans notre condition. Elle serre le cœur mais combien désaltère ! Depuis deux ans, pas un réfractaire qui n'ait, passant la porte, brulé ses yeux aux preuves de cette chandelle. La femme explique, l'emmurée écoute. Les mots qui tombent de cette terre silhouettée d'ange rouge sont des mots essentiels, des mots qui portent immédiatement secours. Au fond du cachot, les minutes de suif de la clarté timent et diluent les traits de l'homme assis. Sa maigreur d'ortie sèche, je ne vois pas un souvenir pour la faire frissonner. L'écuelle est une ruine. Mais la robe gonflée emplit soudain tout le cachot. Le Verbe de la femme donne naissance à l'inspéré mieux que n'importe quelle autre.

Reconnaissance à Georges de La Tour qui maîtrisa les rênes hiéténiennes avec un dialogue d'êtres humains.

Le poète ne peut pas longtemps demeurer dans la stratosphère du Verbe. Il doit se lover dans de nouvelles lames et pousser plus avant dans son ordre.

Poésie 45 1946

*En juin
(Trabucet à l'imprimerie
d'art), l'édition
des Feuilles d'Hypnos
paraît chez Gallimard
dans la collection
«Espoir» que dirige
Albert Camus.*

à Albert Camus

*Hypnos saisit l'hiver et le toit de granit.
L'hiver se fit sommeil et Hypnos devint feu.
La suite appartient aux hommes.*

1

Autant que se peut, enseigne à devenir efficace, pour le but à atteindre mais pas au-delà. Au-delà est fumée. Où il y a fumée il y a changement.

2

Ne t'attarde pas à l'ornière des résultats.

3

Conduire le réel jusqu'à l'action comme une fleur glissée à la bouche acide des petits enfants. Connaissance ineffable du diamant désespéré (la vie).

4

Être stoïque, c'est se figer, avec les beaux yeux de Narcisse. Nous avons recensé toute la douleur qu'éventuellement le

F E U I L L E T S
D ' H Y P N O S

bourreau pouvait prélever sur chaque pouce de notre corps; puis le cœur serré, nous sommes allés et avons fait face.

5

Nous n'appartenons à personne sinon au point d'or de cette lampe inconnue de nous, inaccessible à nous qui tient éveillés le courage et le silence.

6

L'effort du poète vise à transformer *êtres ennemis* en *logans adversaires*, tout lendemain fertile étant fonction de la réussite de projet, surtout là où s'élançait, s'enlance, décline, est déclinée toute la gamme des voiles où le vent des continents rend son cœur au vent des abîmes.

7

Cette guerre se prolongera au-delà des amitiées platoniques. L'implantation des concepts politiques se poursuivra contradictoirement, dans les convulsions et sous le couvert d'une hypocrisie sûre de ses droits. Ne souriez pas. Écartez le scepticisme et la résignation et préparez votre âme mortelle en vue d'affronter intra-muros des démons glacés analogues aux génies microbiens.

8

Des êtres raisonnables perdent jusqu'à la notion de la durée probable de leur vie et leur équilibre quotidien lorsque l'instinct de conservation s'effondre en eux sous les exigences de l'instinct de propriété. Ils deviennent hostiles

PRIÈRE D'INSÉRER

L'auteur des *Feuilles d'Hypnos* considère que le fait d'avoir été engagé dans une action dont les exigences ont déboulé à travers des points vus et des droits (certains demeurent encore inconnus), ne lui concède pas nécessairement une personnalité caractérisée ni ne l'autorise à se dire le porte-parole de sensibilités différentes de la sienne.

L'auteur des *Feuilles d'Hypnos* affectionne les mots de Nietzsche: «J'ai toujours mis dans mes écrits toute ma vie et toute ma personne. J'ignore ce que peuvent être des problèmes purement intellectuels.»

La méthode étant heureusement pleine de tourments comme de projets, la sensation et son corollaire la morale passent pour avoir accompli leur révolution.

Cependant, l'authenticité fondamentale subsiste, et l'homme continue d'être, parmi les

apparences de sa victoire, en écarté beaucoup plus qu'en guerrier. Le paradis s'évanouit. L'homme n'assouvit pas sa flam.

Si un souhait restait à formuler ce serait que le poète, dans sa marche en avant, gardât intacte son appréhension.

aux frissons de l'atmosphère et se soumettent sans retenue aux instances du mensonge et du mal. C'est sous une chute de grêle maléfique que s'effrite leur misérable condition.

9

Arthur le Fol, après les tâtonnements du début, participe maintenant, de toute sa forte nature déclinée à nos jeux de hasard. Sa fringale d'action doit se satisfaire de la tâche précise que je lui assigne. Il obéit et se limite, par crainte d'être tancé! Sans cela, Dieu sait dans quel guépier final sa bravoure le ferait glisser! Fidèle Arthur, comme un soldat de l'ancien temps!

10

Tout l'autorité, la tactique et l'ingéniosité ne remplacent pas une parcelle de conviction au service de la vérité. Ce lieu commun, je crois l'avoir amélioré.

11. p. 348

12

Ce qui m'a mis au monde et qui m'en chassera n'intervient qu'àux heures où je suis trop faible pour lui résister. Vieille personne quand je suis né. Jeune inconnue quand je mourrai. La seule et même Passante.

À GEORGETTE

Il est évident que ma tête va mal, que trop souvent le III de ma conscience se rompt, que je plonge dans un monde pour lequel je ne suis pas fait mais où toutes les circonstances me précipitent. Cela est la condition du poète, lucide et bronché, plein de désir et de remords, lancé et arrêté, bête et intelligent... Je m'éloigne maintenant, même contre mon gré, de ce qui fut et sera un instant de ma vie. La terre recouvre peu à peu cette mine dont les galeries se combinent et se boudrent, puisque presque tout ce qui pouvait en être extrait l'a été. «Hypnos» est cela. J'aurai payé très cher le contenu de ce livre. La s'apprivoisent les grands arcanes du destin qui ne vous ménage aucun sacrifice...
1 avril 1946.

13

Le temps vu à travers l'image est un temps perdu de vue.
L'être et le temps sont bien différents. L'image scintille
éternelle, quand elle a dépassé l'être et le temps.

14

Je puis aisément me convaincre, après deux essais
concluants, que le voleur qui s'est glissé à notre insu parmi
nous est irrécupérable. Souteneur (il s'en vante), d'une
méchanceté de vermine, flancheur devant l'ennemi,
s'étrouant dans le compte rendu de l'horreur comme pore
dans la fange, rien à espérer, sinon les ennus les plus graves,
de la part de cet affranchi. Susceptible en outre d'introduire
un vilain fluide ici.
Je ferai la chose moi-même.

15

Les enfants s'ennuient le dimanche. Passereau propose une
semaine de vingt-quatre jours pour dépecer le dimanche.
Soit une heure de dimanche s'ajoutant à chaque jour, de
préférence, l'heure des repas, puisqu'il n'y a plus de pain sec.
Mais qu'on ne lui parle plus du dimanche.

16

L'intelligence avec l'ange, notre primordial souci.
(Ange, ce qui, à l'intérieur de l'homme, tient à l'écart du
compromis religieux, la parole du plus haut silence, la
signification qui ne s'évalue pas. Accordéur de poumons qui

1

9

4

6

dore les grappes vitaminées de l'impossible. Connaît le sang,
ignore le céleste. Ange : la bougie qui se penche au nord du
cœur.)

17

J'ai toujours le cœur content de m'arrêter à Forcalquier, de
prendre un repas chez les Bardouin, de serrer les mains de
Marius l'imprimeur et de Figuière. Ce tocher de braves gens
est la citadelle de l'amitié. Tout ce qui entrave la lucidité et
ralentit la confiance est banni d'ici. Nous nous sommes
épousés une fois pour toutes devant l'essentiel.

18

Remettre à plus tard la part imaginaire qui, elle aussi, est
susceptible d'action.

19

Le poète ne peut pas longcremps demeurer dans la
stratosphère du Verbe. Il doit se lover dans de nouvelles
lignes et pousser plus avant dans son ordre.

20

Je songe à cette année de fuyards aux appétits de dictature
que reverront peut-être au pouvoir, dans cet oublieux pays,
ceux qui survivront à ce temps d'algèbre damnée.

GASTON GALLIMARD
A RENE CHAIR

Cher Monsieur,
L'édition des *Feuillets d'Hygie* est prête.
J'en attends les exemplaires justificatifs et je pense que votre livre pourra paraître la semaine prochaine.
Malheureusement, l'impression de l'essai de Georges Mounin ne sera achevée que dans quelques semaines. Il s'imprime en province (chez Pailhart à Abbeville) et cet imprimeur a été retardé dans son travail (question de charbon, de zinc, etc.). J'aurais pourtant aimé que les deux ouvrages paraissent en même temps.
Soutenez-vous que je recite la parution des *Feuillets d'Hygie*?
Nous avons encore en stock des exemplaires de *Saints demeurant* et j'en adresse aux libraires chaque fois qu'ils m'en commandent.
Mais je ne puis en envoyer d'office sans demander de renseignements.
Cependant mon intention est bien, de ne pas laisser cet ouvrage épuisé. Comptez sur moi et croyez, Cher Monsieur, à mes sentiments dévoués.
17 mai 1946.

21

Amer avenir, amer avenir, bal parmi les rosiers...

22

AUX PRUDENTS: Il neige sur le maquis et c'est contre nous
chasse perpétuelle. Vous dont la maison ne pleure pas, chez
qui l'avarice écrase l'amour, dans la succession des journées
chaudes, votre feu n'est qu'un garde-malade. Trop tard.
Votre cancer a parlé. Le pays natal n'a plus de pouvoirs.

23

Présent crénelé...

24

La France a des réactions d'épave dérangée dans sa sieste.
Pourvu que les caréniers et les charpentiers qui s'affairaient
dans le camp allié ne soient pas de nouveaux naufrageurs!

25

Midi séparé du jour. Minuit retranché des hommes.
Minuit au glas pourri, qu'une, deux, trois, quatre heures ne
parviennent pas à bâillonner...

26

Le temps n'est plus secondé par les horloges dont
les aiguilles s'entredevorent aujourd'hui sur le cadran

de l'homme. Le temps, c'est du chien, et l'homme
deviendra du sperme de chien.

27

Léon affirme que les chiens entragés sont beaux. Je le crois.

28

Il existe une sorte d'homme toujours en avance sur ses
excréments.

29

Ce temps, par son allaitement très spécial, accélère
la prospérité des canailles qui franchissent en
se jouant les barrages dressés autrefois par la société
contre elles. La même mécanique qui les stimule,
les brisera-t-elle en se brisant, lorsque ses provisions
hélieuses seront épuisées?
(Et le moins possible de rescapés du haut mal.)

30, p. 353

31

J'écris brièvement. Je ne puis guère *m'observer* longtemps.
S'éclairer conduirait à l'obsession. L'adoration des bergers
n'est plus utile à la planète.

septembre 1945

Le 30 septembre,
l'ouvrage de Georges
Moutin: Avez-vous lu
Char ? sort des presses.

Da septembre parait
«Le Poème pulvérisé»
dans les Cahiers du
sud (n° 279),
Jean Bédard écrit
à René Char

le 15 octobre:

«Je suis content que la
présentation de votre
poème dans les Cahiers

vous ait plu ;
le contenu nous
a emballés. Quel tour
de force d'intégrer
la lumière

méditerranéenne
au climat surréaliste ;
et de donner moelle de
substance à ce qui
n'était que squelette.»

Ne laisse pas le soin de gouverner ton cœur à ces tendresses

parentes de l'automne auquel elles empruntent sa placide

allure et son affable agonie. L'œil est précocé à se plisser.

La souffrance connaît peu de mots. Préfère te coucher sans

fardeau : tu réveras du lendemain et ton lit te sera léger.

Tu réveras que ta maison n'a plus de vitres. Tu es impatient

de t'incruster au vent, au vent qui parcourt une année

en une nuit. D'autres chanteront l'incorporation mélodieuse,

les chairs qui ne personnifient plus que la sorcellerie

du sablier. Tu condamneras la gratitude qui se repète.

Plus tard, on t'identifiera à quelque géant désagrégé,

seigneur de l'impossible.

Pourtant

Tu n'as fait qu'augmenter le poids de ta nuit.

Tu es retourné à la pêche aux mutailles, à la canticale

sans été. Tu es furieux contre ton amour, au centre

d'une entente qui s'affole. Songe à la maison parfaite

que tu ne verras jamais monter. À quand la récolte

de l'abîme ? Mais tu as crevé les yeux du lion.

Tu crois voir passer la Beauté au-dessus des lavandes noires...

Qu'est-ce qui t'a hissé, une fois encore, un peu plus haut,

sans te convaincre ?

Il n'y a pas de siège pur.

Cahiers du sud septembre 1946

En octobre, la revue
Messages (1-11 dirigée
par Jean Lescaze
publie trois poèmes
de René Char, membre
du comité de rédaction.

Pertinacement, il avait
souhaité publier
les poèmes des Feuilles
d'Hypnos, mais
l'édition parue chez
Gallimard précéda
le premier numéro
de la revue.

«La Récolte injuriée»,
«Romance» – déjà parus
dans Delors la nuit
est gouvernée –,
ainsi que

«L'extravagant»
– repris plus tard dans
Le Poème pulvérisé –,
se substituerait donc
aux Feuilles.

Au sujet de
«L'extravagant»,
René Char devait
confier en 1983

à Paul Léone qu'il était
«né de la conscience
souffrante d'avoir fait
exercer deux traitres
pendant la Résistance».

Il ne déplaçait pas d'ombre en avançant, traduisant une audace

tôt consumée, bien que son pas fût assez vulgaire. Ceux qui, aux

premières heures de la nuit, attendent leur lit et le perdent ensuite

de vue jusqu'au lendemain, peuvent être tentés par les

similitudes. Ils cherchent à s'extraitre de quelques pierres trop

sages, trop chaudes, veulent se délivrer de l'empise des cristaux

à préention fabuleuse que la mome démarché du quotidien

secrète aux lieux de son choix, avec des atrouchements de saire.

Tel n'était pas ce marcheur que le voile du paysage lunaire, très

bas semblait ne pas gêner dans son mouvement. Le gel funéux

effleurait la surface de son front sans paraître personnel. Une

route qui s'allonge, un sentier qui dévie, sont conformes à l'élan

de la pensée qui fredonne. Par la nuit d'hiver fantasmiquement

propre parce qu'elle était commune à la généralité des habitants

de l'univers qui ne la pénétraient pas, le dernier contédien

n'allait plus exister. Il avait perdu tout lien avec le volume ancien

des sources propices aux interrogations, avec les corps heureux

qu'il s'était plu à animer auprès du sien lorsqu'il pouvait encore

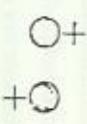
assigner une cime à son plaisir, une neige à son talent.

Aujourd'hui il comptait avec la tristesse devenue un objet aguerri,
avec la frayeur du convenu. La terre avait faussé sa persuasion, la
terre, de sa vitesse un peu courte, avec son imagination surfaite,
son usure crevassée par les actes des monstres. Personne n'aurait
à l'oublier car l'utile ne l'avait pas assisté, ne l'avait pas dessiné
au regard des autres. Sur le plafond de chaux blanche de sa
chambre, quelques oiseaux étaient passés, mais leur éclair avait
fondu dans son sommeil. Le voile du paysage lunaire, très haut
maintenant, déploie ses couleurs aromatiques au-dessus du
personnage que je dis. Il sort éclairé du froid et tourne à jamais le
dos au printemps qui n'existe pas.

Dans le premier
numéro de la revue 84
(Marcel Bissiaux, André
Dhotel, Alfred Kern,
Henri Thomas)
illustré en couverture
d'un dessin
d'Antonin Artaud,
parus dans «L'Age de
rosseau», et deux vers
qui deviendront
dans Le Poème
pulvérisé «Lyre»
- les deux signes qui les
précèdent désignent la
matière brute
et la matière préparée,
occupant le travail
de la goume tempérée,
et celui de la
réalisation du poème.

l' à g e d e r o s e a u

Monde las de mes mystères, dans la chambre d'un visage,
ma nuit est-elle prévue ?
Cette terre pour navire, dominée par le cancer, démembrée
par la torture, cette offense va céder.
Monde enfant des genoux d'homme, chapellet de cicatrices,
aigrelette buissonnée, avec tant d'êtres probables,
je n'ai pas été capable de faire ce monde impossible.
Que puis-je réclamer ?



Lyre sans bornes des poussières,
Saurait de notre cœur.

En mai toujours,
Les Editions
du Serpent de mer,
en Belgique, publient
le troisième et dernier
numéro de leur revue
Les Deux sœurs.
Y sont réunis
des textes de Bonnefoy,
Lely, Desnos, Battistini,
Breton et Char, avec
«Élise», poème
qui deviendra
«Marthe» dans
Le Poème pulvérisé.

É l i s e

Élise que ces vieux murs ne peuvent pas s'approprier,
fontaine où se mire ma monarchie solitaire, comment
pourrais-je jamais vous oublier puisque je n'ai pas à me
souvenir de vous : vous êtes le présent qui s'accumule.
Nous nous unirons sans avoir à nous aborder, à nous prévoir,
comme deux pavots fous en amour une anémone géante.
Je n'entrerai pas dans votre cœur pour limiter sa mémoire.
Je ne retiendrai pas votre bouche pour l'empêcher de
s'entrouvrir sur le bleu de l'air et la soif de partir.

Je veux être pour vous la liberté et le vent de la vie qui
passe le seuil de toujours avant que la nuit ne devienne
introuvable.

Les Deux sœurs mai 1946

La revue
Derrière le miroir
publiée en juin
à Georges Braque.
René Char lui consacre
un texte, qui sera repris
dans art bref.

Georges Braque

Les enfants et les génies savent qu'il n'existe pas de pont, seulement l'eau qui se laisse traverser. Aussi chez Braque la source est-elle inséparable du rocher, le fruit du sol, le mûge de son destin, invisiblement et souverainement. Le va-et-vient incessant de la solitude à l'être et de l'être à la solitude fonde sous nos yeux le plus grand cœur qui soit. Braque pense que nous avons besoin de trop de choses pour nous satisfaire d'une chose, par conséquent il faut assurer, à tout prix, la continuité de la création, même si nous ne devons jamais en bénéficier. Dans notre monde concret de résurrection et d'angoisse de non-résurrection, Braque assume le perpétuel. Il n'a pas l'appréhension des quêtes futures bien qu'ayant le souci des formes à naître. Il leur placera toujours un homme dedans !
(Œuvre terrestre comme aucune autre et, pourtant, combien harcèle de frisson des alchimies !)

Au terme du laconisme...

Derrière le miroir juin 1947

Semais du Char



1947.

G. Braque

part et les génies savent qu'il n'existe pas de pont, seulement l'eau qui se laisse traverser. Aussi chez Braque la source est-elle inséparable du rocher, le fruit du sol, le mûge de son destin, invisiblement et souverainement. Le va-et-vient incessant de la solitude à l'être et de l'être à la solitude fonde sous nos yeux le plus grand cœur qui soit. Braque pense que nous avons besoin de trop de choses pour nous satisfaire d'une chose, par conséquent il faut assurer, à tout prix, la continuité de la création, même si nous ne devons jamais en bénéficier. Dans notre monde concret de résurrection et d'angoisse de non-résurrection, Braque assume le perpétuel. Il n'a pas l'appréhension des quêtes futures bien qu'ayant le souci des formes à naître. Il leur placera toujours un homme dedans !
Œuvre terrestre comme aucune autre et, pourtant, combien harcèle de frisson des alchimies !

mai 1947
R. Char

RENÉ CHAR

C'était tout de même assez merveilleux de voir, en cette année 1947, cette place complètement déserte, au point du jour, habitée seulement par une curieuse silhouette - que qu'un était assis sur l'escalier. Braque ? J'ai dû égarer lorsque je l'ai vu ainsi. Il ne s'est pas levé. Il m'a dit: «Assseyez-vous», m'a raconté comment. Il y a plusieurs années, il venait le soir avec Picasso quand leur travail était terminé. Ils achevaient un sandwich, puis ils rôdaient autour de ce palais à moitié abandonné où la paille dépassait des portes. Les murs superpos de la grande salle d'audience, cette pierre qui était la même que celle du pont du Gard... Braque aurait voulu demander aux romains comment ils avaient fait... Les deux peintres imaginaient là leurs tableaux, faisaient des projets d'exposition qu'ils effaçaient d'un éclat de rire. Mais l'inspéré se produisit toujours.

Extrait
avec Pierre Huez, 1980.

René Char donne aux
Cahiers d'art un
ensemble de poèmes :

« Le Météore
du 13 août », « Un chant
d'oiseau surprend
la branche du matin »
(strophes supprimées
et titre changé,
il deviendra « L'Ordre
légitime est quelquefois
inhumain », dans
Fureur et Mystère),
« Tu as bien fait
de partir, Arthur
Rimbaud »,
et « Le Thor ».

Le météore du 13 août

La lumière du rocher abrite un arbre majeur. Nous nous
avançons vers sa visibilité.

L'optimisme des philosophes ne nous est plus suffisant.
Toujours plus larges tranquilles des regards. La tragédie qui
s'élabore jouira même de nos limites.

Hymnes provisoire ! Hymnes contradictis !

Orageuse libérée dans les langes de la foudre, sur la
souveraineté du vide, aux petites mains de l'homme.
Illusoirement, je suis à la fois dans mon âme et hors d'elle,
loin devant la vitre et contre la vitre, saxifrage éclaté. Ma
convivoise est infinie.

Rien ne m'obsède que la vie.

Aime, riveraine. Dépense ta vérité.

Cahiers d'art 1947

Un chant d'oiseau surprend la branche du matin

Ceux qui partagent leurs souvenirs

La solitude les reprend aussitôt, fait silence

L'herbe qui les frole éclôt de leur félicité

L'Univers n'en a pas conscience

Que disais-tu Tu me parlais d'un amour si lointain
Qu'il rejoignait ton enfance

Tant de stratagèmes s'emploient dans la mémoire
L'ordre légitime est quelquefois inhumain.

Cahiers d'art 1947

Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud !

Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! Tes dix-huit ans
réfractaires à l'amitié, à la malveillance, à la sottise des
poètes de Paris, ainsi qu'au tonnonnement d'abeille stérile
de ta famille ardennaise un peu folle, tu as bien fait de les
éparpiller aux vents du large, de les jeter sous le couteau de
leur précocité guillotine. Tu as eu raison d'abandonner le
boulevard des paresseux, les estamineux des pisses-lyres pour
l'enfer des bêtes, pour le commerce des rusés et le bonjour
des simples.

Cet élan absurde du corps et de l'âme, ce boulet de canon
qui atteint sa cible en la faisant éclater, oui, c'est bien là la
vie d'un homme ! On ne peut pas, au sortir de l'enfance,
indéfiniment étrangler son prochain...

Si les volcans changent peu de place, leur lave parcourt
le grand vide du monde et lui apporte des verrous qui
chantent dans ses plaies.

Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! Nous sommes
quelques-uns à croire le bonheur possible avec toi.

Cahiers d'art 1947

GAEFFAN PICON

LA LITTÉRATURE
ET L'ÉVENIR DE LA
POÉSIE: RENÉ CHAR

De *Premières Allusions*,
où nous trouvons réunies
les tentatives initiales du
poète, à l'admirable
Poème patetisé, qui
nous révèle le dernier
état de sa voix, l'œuvre
de René Char n'a cessé
de grandir. Chaque titre
s'inscrit sur une ligne
qui, de toute évidence,
est celle d'une conquête,
d'un dépassement
constant. Si prompts
et déjà si accomplis que
soient les recueils
antérieurs à la coupure
de la guerre, qu'il est
peu permis de prendre
comme repère
chronologique
approximatif

— *Le Marteau sans
maine*, *Placard pour un
démoin des toilers*,
*Dehors la nuit est
gouvernée* — c'est avec
une autorité presque
inespérée que /...



À JEAN PAULHAN

Chez Jean Paulhan,
J'ai passé auprès de
Brague quelques jours
à Varangville. Son teint
d'Église romaine,
le crâne de ses yeux
inflammés
secrètement cependant
que les belles flambées
de son esprit, son appétit
de marcheur bien
accorde avec le froid,
sa brusquerie
constructive tendaient
à me rassurer quant à
une éventuelle offensive
du mal.

Je vous remercie de
vous inquiéter de mon
accident infectieux.
J'ai «frisé», semble-t-il,
la méningite. On a placé
ma tête en observation!
On verra. J'ai reçu ce
matin une longue lettre
de Saint-John Perse.

Le grand poète s'ennuie,
à mots bas, de sa simple
France. Que faire?

Avez-vous des lumières
sur la question et le
pouvoir de la résouture?
En désir de cette chère
voix devrait trouver
immédiatement son
objet. On l'aimait
du moins. Dans ce
monde de fer tordu et
de septième égoïsmes,
un sillon de cette
envergure. Il faut
en sauver le murmure
et la liberté. Mais que
vaut la tactique?
Le fil à plomb est bien
las! Et l'évidence de la
poésie, seulement
maltraitée.
Stacièrement à vous
11 mars 1948.

René Char séjourne

chez Brague
à Varangville.
Au cours de longues
promenades avec
le peintre, grand
marcheur, le long
de la plage

et de la mer,
Char pensait à l'éternel
retour des dieux.

Dans une lettre
adressée à Paulhan
le 11 mars, il évoque
la maladie de Brague
et l'exil de Saint-John
Perse.

En avril,

Le Soleil des eaux
est créé à la radio
dans une réalisation
d'Alain Tanguat

sur une musique
de Pierre Boulez.
Avec de nombreux
interprètes dont

Michel Jaldair, Pierre
Larquey, Roger Blin,
Jean Carnat et Daniel
Brenel...

En mai, Les Cahiers
d'art publient des

fragments de
Héraclite d'Éphèse
dans une traduction
d'Ives Bantistini,
avec un avant-propos
de René Char.

Georges Brague,
ILLUSTRATIONS
HÉRACLITE D'ÉPHÈSE,
1948.

H É R A C L I T E d'É p h è s e

Il paraît impossible, en vérité, de donner à une philosophie le visage nettement victorieux d'un homme et, inversement, d'adapter à des traits précis de vivant le comportement d'une idée, fût-elle souveraine. Ce que nous entrevoyons, ce sont un ascendant, des atouchements passagers.

L'âme s'éprend périodiquement de ce montagnard ailé, le philosophe, qui propose de lui faire atteindre une aiguille plus transparente pour la conquête de laquelle

elle se suppose au monde. Mais comme les lois chaque fois proposées sont, en partie tout au moins, démenties par l'opposition, l'expérience et la lassitude — fonction universelle —, le but espéré est, en fin de compte une déception, une remise en jeu de la connaissance. La fenêtre ouverte avec éclat sur le prochain, ne l'était que sur l'en dedans, le très enchevêtré en dedans.

Il en fut ainsi jusqu'à Héraclite. Tel continue d'aller le monde pour ceux qui ignorent l'Éphésien. Certes nos goûts, notre verve, nos satisfactions sont multiples, si bien que des parcelles de sophismes peuvent d'un éclair nous conquérir, toucher notre faim.

Mais bientôt la vérité reprend devant nous sa place de meneuse d'absolu et nous repartons à sa suite, tout enveloppés d'ouragans et de vide, de doute

et de hauteur suprême. Combien alors se montre ingénieuse l'espérance !

Héraclite est, de tous, celui qui, se refusant à morceler la prodigieuse question, l'a conduite aux gestes, à l'intelligence et aux habitudes de l'homme sans en atténuer le feu, en interrompre la complexité, en compromettre le mystère, en opprimer la jeunesse.

Il savait que la vérité est noble et que l'image qui la révèle c'est la tragédie. Il ne se contentait pas de définir la liberté, il la découvrait indéfinissable, attirant la convoitise des tyrans, perdant son sang mais accroissant ses forces, au centre même du perpétuel. Sa vue d'aigle solaire, sa sensibilité particulière l'avaient persuadé, une fois pour toutes, que la seule certitude que nous possédions de la réalité du lendemain, c'est le pessimisme, forme accomplie du secret où nous venons nous rafraîchir, prendre garde et dormir.

Le devenir progresse conjointement à l'inépuisable et tout autour de nous. Il n'est pas subordonné aux preuves de la nature : il s'ajoute à elles et agit sur elles. Saave est l'occurrence des événements magiques susceptibles de se produire devant nos yeux. Ils bouleversent en l'enrichissant un ordre trop souvent ingrat. La perception du fatal, la présence continue du risque, et cette part de l'obscur comme une grande rame plongeant dans les eaux, tiennent l'homme en haleine et nous maintenant disponibles à sa hauteur.

Héraclite est ce génie fier, stable et anxieux qui traverse les temps mobiles qu'il a formulés, affermis et aussitôt oubliés pour courir en avant d'eux, tandis qu'au passage il respire dans l'un ou l'autre de nous.

Le mérite de la présente traduction est dans l'entière

1
9
4
8

satisfaction qu'elle donne, à la fois, à la philosophie et à la poésie de la pensée inspirée de l'Éphésien.

La question de savoir s'il importe de dire juste ou de dire au mieux, est ici sans objet. Disant juste, sur la pointe et dans le sillage de la flèche, la poésie court immédiatement sur les sommets, parce que Héraclite possède ce souverain pouvoir ascensionnel qui frappe d'ouverture et donc de mouvement le langage en le faisant servir à sa propre consommation.

Il partage avec autrui la transcendance tout en s'absentant d'autrui. Au-delà de sa leçon, demeure la beauté sans date, à la façon du soleil qui mûrit sur le rempart mais porte le fruit de son rayon ailleurs. Héraclite ferme le cycle de la modernité, qui à la lumière de Dionysos et de la tragédie, s'avance pour un ultime chant et une dernière confrontation. Sa marche aboutit à l'étape sombre et fulgurante de nos journées. Comme un insecte éphémère et comblé, son doigt barre nos lèvres, son index dont l'ongle est arraché.

Cahiers d'art 1948

Dans les rues de la ville il y a mon amour.

allégance

Paris 1947

Dans les rues de la ville, il y a mon amour. Peu importe où il va dans le temps divisé. Il n'est plus mon amour, chacun peut lui parler. Il ne se souvient plus; qui au juste l'aima?

Il cherche son pareil dans le vœu des regards. L'espace, qu'il parcourt est ma fidélité. Il dessine l'espoir et léger l'écondant. Il est prépondérant sans qu'il y prenne part.

Je vis au fond de lui comme une épave heureuse. À son insu, ma solitude est son trésor. Dans le grand méridien où s'inscrit son essor, ma liberté le creuse.

Dans les rues de la ville, il y a mon amour. Peu importe où il va dans le temps divisé. Il n'est plus mon amour, chacun peut lui parler. Il ne se souvient plus; qui au juste l'aima et l'éclaira de loin pour qu'il ne tombe pas?

furieux et mystère 1948

les premiers instants

décembre 1947

Nous regardions couler devant nous l'eau grandissante. Elle effaçait d'un coup la montagne, se chassant de ses flancs maternels. Ce n'était pas un torrent qui s'offrait à son destin mais une bête ineffable dont nous devenions la parole et la substance. Elle nous tenait amoureux sur l'arc tout-puissant de son imagination. Quelle intervention eût pu nous contraindre? La modicité quotidienne avait fui, le sang jeté était rendu à sa chaleur. Adoptés par l'ouvert, poncés jusqu'à l'invisible, nous étions une victoire qui ne prendrait jamais fin.

furieux et mystère 1948

assez creusé

9 décembre 1947

Assez creusé, assez miné sa part prochaine. Le pic est dans
chacun, en chasseur, dans son flanc. Vous qui n'êtes ici
qu'une pelle que le temps soulève, retournez-vous sur ce
que j'aime, qui sanglote à côté de moi, et fracassez-vous, je
vous prie, que je meure une bonne fois.

furieux et mystère 1948

cette fumée
qui nous portait

Cette fumée qui nous portait était seur du bâton qui
dérange la pierre et du nuage qui ouvre le ciel. Elle n'avait
pas mépris de nous, nous prenait tels que nous étions,
minces nuissaux nourris de désarroi et d'espérance, avec un
verrou aux mâchoires et une montagne dans le regard.

furieux et mystère 1948

cursecessisti ?

Neige, caprice d'enfant, soleil qui n'a que l'hiver pour
devenir un astre, au seuil de mon cahot de pierre, venez
vous abriter. Sur les pentes d'Aulna, mes fils qui sont
incendiés, mes fils qu'on tue sans leur fermer les yeux,
s'augmentent de votre puissance.

furieux et mystère 1948

1
9
4
8

PIERRE GUERRE

[...] Ce qui nous frappe,
devant l'œuvre du poète,
c'est, par cette occasion
qui constitue d'abord
une espèce d'évidence
matérielle, l'importance
de cet œuvre. Il est mûri.
La proie nous est livrée,
qui nourrit les hommes
qui viendront après nous.

Au même âge - ou
presque - que Rimbaud,
René Char apporta son
dian poétique, sa *furieux*,
au mouvement
surréaliste. Puis tout seul,
de son pas de paysan et
de sourcier, sans
renflement, sans volte-
face, sans zigzags, mais
sans s'engager, sans
s'étonnement, il a
marché sur un chemin
dout aux buissons
fleurissaient des
merveilles, toujours
au plus droit et au plus
lumineux. Un des
écrivains les plus libres
de notre temps. Et c'est la
liberté d'abord qui
illumine aujourd'hui sa
forme, sa haute stature
d'homme et de poète. [...]

Cahiers du sud, 1948.

redonnez-leur...

Redonnez-leur ce qui n'est plus présent en eux.

Ils reverront le grain de la moisson s'enfermer dans l'épi et
s'agiter sur l'herbe.

Apprenez-leur, de la chute à l'essor, les douze mois de leur
visage.

Ils chériront le vide de leur cœur jusqu'au désir suivant;

Car rien ne fait naufrage ou ne se plat aux cendres;

Et qui sait voir la terre aboutir à des fruits,

Point ne l'émeut l'échec quoiqu'il ait tout perdu.

furieux et mystère 1948

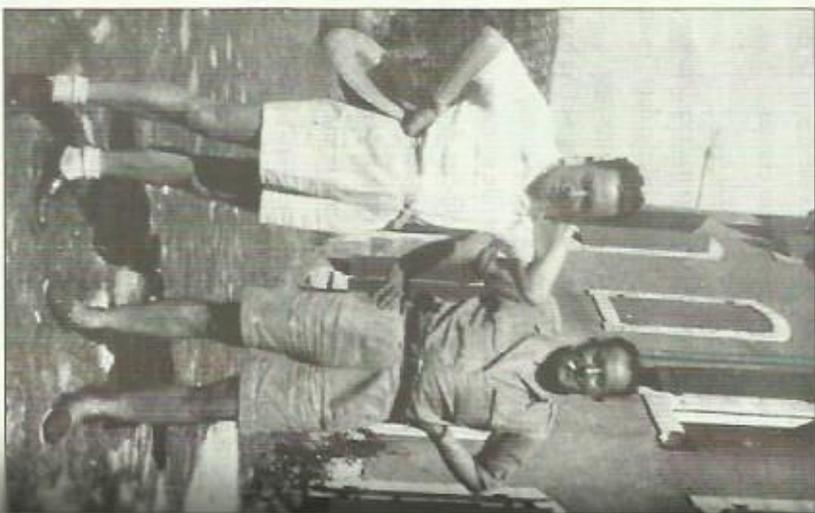
*Critique aux
Cahiers d'art,
Pierre Guerre
devenant le directeur
de la Fondation
Saint-John Perse
à Aix-en-Provence.
En 1952. Bouteigne
Oscure (Rome)
publiera une étude de
lui sur René Char.*

*En 1948, il avait donné
une première critique
du recueil Furieux et
Mystère.*

ALBERT CAMUS
ET RENE CHAR

Nous lisons dans *Combat* que deux traîtres algériens ont été condamnés à mort par le tribunal militaire d'Alger pour désertion à l'ennemi. Leur section tout entière se serait livrée à l'ennemi. Il y a 9 ans, dans la Meuse, en pleine débâcle. Nous vous demandons de bien vouloir rapprocher cette implacable sentence (compte tenu du climat de 1940) de celle qui a frappé avec beaucoup de modération des généraux accusés d'avoir offert leurs services à l'ennemi, étant prisonniers de l'armée allemande. Nous vous demandons par surcroît, de bien vouloir porter à la connaissance de l'opinion publique qu'il est extrêmement rare qu'un sujet algérien jouisse des droits du citoyen français, bien qu'il soit astrain, comme vous venez de le voir, aux mêmes devoirs. Ces rapprochements permettent d'apprécier, nous l'espérons du moins, la singulière leçon de morale que nos tribunaux viennent de donner au peuple français et au peuple algérien.

Combat, 14 mars 1949.



Pourquoi ce chemin

Dans le troisième et dernier numéro de la revue *Impudence*, figure le texte du prologue du film Sur les hauteurs.

Ce texte sera repris avec des variantes sous le titre « De moment en moment ».

Dans *Art de France d'après Paris*, Sur les hauteurs, texte qui sera mis en image, la même année, par Yvonne Zervos dans un court métrage, avec une mise en scène de Bernard Deschamps.

À gauche:
ALBERT CAMUS
ET RENE CHAR
à PALERME, à ELISE,
1947.

C-CONTRE:
LA CHATEAU D'AYLAN,
LIEU DE TOURNAGE DE
FILM SUR LES HAUTEURS.

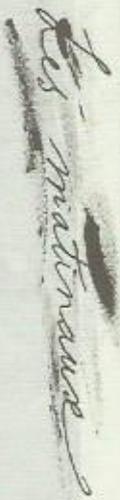
P O U R Q U O I c e c h e m i n . . .

Pourquoi ce chemin plutôt que cet autre ? Où même-t-il pour nous solliciter si fort ? Quels arbres et quels amis sont vivants derrière l'horizon de ses pierres, dans le lointain miracle de la chaleur ? Nous sommes venus jusqu'ici car là où nous étions ce n'était plus possible. On nous tourmentait et on allait nous asservir. Le monde, de nos jours, est hostile aux vagabonds. Une fois de plus il a fallu partir... Et ce chemin, qui ressemblerait à un long squelette, nous a conduits à un pays médiéval mais très en avance sur nous, nos rêves et l'avenir. Comment montrer, sans les trahir, les choses simples, dessinées comme le crépuscule et le ciel ? Qu'on excuse notre indigence ! Voici le village d'Aylan.

Impudence 1949



plutôt que cet autre



r o u g e u r d e s m a t i n a u x

L'état d'esprit du soleil levant est allégresse malgré le jour cruel et le souvenir de la nuit.

Quand on a mission d'éveiller, on commence par faire sa toilette dans la rivière. Le premier enchantement est pour soi.

Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. À le regarder, ils s'habitueront.

Au plus fort de l'orage, il y a toujours un oiseau pour nous rassurer. C'est l'oiseau inconnu. Il chante avant de s'envoler.

La sagesse est de ne pas s'agglomérer, mais, dans la création et dans la nature communes, de trouver notre nombre, notre réciprocité, nos différences, notre passage, notre vérité et ce peu de désespoir qui en est l'aiguillon et le mouvant brouillard.

Allez à l'essentiel. N'avez-vous pas besoin de jeunes arbres pour reboiser votre forêt?

L'intensité est silencieuse. Son image ne l'est pas.

Combien souffre ce monde pour devenir celui de l'homme d'être façonné entre les quatre murs d'un livre! Qu'il soit ensuite remis aux mains de spéculateurs et d'extravagants qui le pressent d'avancer plus vite que son propre mouvement, comment ne pas voir la plus que de la malchance? Combattre cette fatalité à l'aide de sa magie, ouvrir dans le flanc de la route, de ce qui en tient lieu, d'insaisissables randonnées, c'est la tâche des matinaux.

Femelle redoutable qui porte la rage dans sa morsure et un froid mortel dans ses flanes, cette connaissance qui, partie d'une noble ambition, finit par trouver sa mesure dans nos larmes et dans notre jugulation. Ne vous méprenez, ô vous entre les meilleurs dont elle convoite le bras et guette la défaillance.

L'aventure personnelle, l'aventure prodiguée, communauté de nos aurores.

Nous avons cette particularité parfois de nous balancer en marchant. Le temps nous est léger, le sol nous est facile, notre pied ne tourne qu'à bon escient.

Fautille qui persévérez dans le ciel désuni malgré le jour et notre frénésie!

Liens que rien n'interrompt!

Conquête; et conservation indéfinie de cette conquête en accord de nous qui murmure notre naufrage.

Quand le navire s'engloutit, ô aveugles sur la mer, la voileure

se sauve à l'intérieur de nous. Elle mâte sur notre sang,
Sa neuve impatience se concentre pour d'autres énormes
voyages.

Nous sommes des passants *appliqués* à passer, donc à jeter le
trouble, à infliger notre chaleur, à dire notre exubérance.
Voilà pourquoi nous intervenons ! Voilà pourquoi nous
sommes intempestifs et insolites ! Notre aigreur n'y est pour
rien. Notre utilité est tournée contre l'employeur.

L e s L i c h e n s

Les Cahiers du sud
(n° 293), publient
deux poèmes
des Mathaux,
« Les Lichens » et
« La Mosque funèbre ».

Je marchais parmi les bosses d'une terre écurée, les halcines
secrètes, les plantes sans mémoire. La montagne se levait,
flacon empli d'ombre qu'étreignait par instant
le geste de la soif. Ma trace, mon existence se perdaient.
Ton visage glissait à reculetons devant moi. Ce n'était qu'une
tache à la recherche de l'abeille qui la ferait fleur
et la dirait vivante. Nous allions nous séparer.
Tu demeurerais sur le plateau des arômes et je pénétrerais
dans le jardin du vide. Là, sous la sauvegarde
des rochers, dans la plénitude du vent, je demanderais à
la nuit véritable de disposer de mon sommeil pour accroître
ton bonheur. Et tous les fruits t'appartiendraient.

Les Mathaux 1950

L e m a s q u e f u n è b r e

Il était un homme, une fois, qui n'ayant plus faim, plus
jamais faim, tant il avait dévoré d'héritages, englouti
d'aliments, appauvri son prochain, trouva sa table vide,
son lit désert, sa femme grosse et la terre mauvaise dans
le champ de son cœur.

N'ayant pas de tombeau et se voulant en vie, n'ayant rien
à donner et moins à recevoir, les objets le fuyant, les bêtes
lui mentant, il vola la famine et s'en fit une assiette qui
devint son miroir et sa propre déroute.

Les Mathaux 1950

Jeune fille, nyf salut!

Le 15 juin, Claire, pièce
de théâtre en dix
tableaux, parait chez
Gallimard.

P R I È R E d'insérer de « Claire »

L'aube, chaque jour, nous éveille avec une question
insignifiante qui sonne parfois comme une bonnade lugubre.
Ainsi ce matin: « Trouveras-tu aujourd'hui quelqu'un à qui
parler, aux côtés de qui te rafraîchir ? » Le monde
contemporain nous a déjà retiré le dialogue, les jeux et le
bonheur; il s'apprête à descendre au centre même de notre
vie pour éteindre le dernier foyer, celui de la Rencontre. Ici
il va falloir s'opposer ou mourir, se faire casser la tête ou
garder sa fierté.

Nous jouons contre l'hostilité contemporaine la carte
de CLAIRE. Et si nous la perdons, nous jouerons encore
la carte de CLAIRE. Nos atouts sont perpétuels,
comme l'orage et comme le haïser, comme les fontaines
et les blessures qu'on y lave.

Les fondations les plus fermes reposent sur la fidélité
et l'examen critique de cette fidélité.

Nous touchons au temps du suprême désespoir et de l'espoir
pour rien, au temps indescriptible.

Consolation. Ce que nos mains, en cette extrémité,
tentent d'accomplir, sans douce, compètera; mais dans
l'arbre de vie, pas en deçà ni au-delà. Anticyclone!

Anticyclone!

Le monde jusqu'ici toujours racheté va-t-il être mis à mort
devant nous, contre nous? Grimés sont ceux qui arrêtent le
temps dans l'homme pour l'hypnotiser et perforer son âme.

Es-ce que, *cette fois*, des millions de souffre-douleur
persécutés par leurs bourreaux, se lèvera, guerrier inapte et
volonté multiple, l'exterminateur de ces bourreaux?

Oui, car il n'y a pas de *supremum vulgè*.

« Qui es-tu, large de carrure, robuste au soufflet, qui
t'échines, frustré apparemment de ton salaire? »

— Je suis l'imbécille des cendres bien froides mais qui crois à
un tison quelque part survivant. »

Ah! si chacun, noble naturellement et délié autant qu'il le
peut, soulevait la sienne montagne en mettant en péril son
bien et ses entraîles, alors passerait à nouveau l'homme
terrestre, l'homme qui va, le garant qui élargit, les meilleurs
semant le prodige.

A * * * *

Tu es mon amour depuis tant d'années,

Mon vertige devant tout d'attente,

Que rien ne peut cueillir, froidir;

Même ce qui attendait notre mort,

Où lentement sur nous combattre,

Même ce qui nous est étranger.

Et mes télescopes et mes retours,

Ermité comme un volet de bois,

Une extrême chance compaire

Est notre chaîne de montagnes,

Noire comprimante splendeur.

Je dis chance, ô ma martèle;

Chacun de nous peut recevoir

La part de mystère de l'autre

Sans en répandre le sort;

Et la douleur qui vient d'ailleurs

Trouve enfin sa séparation

Dans la chair de notre unité,

Trouve enfin sa route solaire

Au centre de notre nuit

Qu'elle déchire et recommence.

Je dis chance comme je le sens,

Tu as ôté le sommet

Que devra franchir mon attente

Quand demain disparaîtra.

Ce qui gonfle ma sympathie, ce que j'aime, me cause
bienôt presque autant de souffrance que ce dont je me
détourne, en résistant, dans le mystère de mon cœur :
apprêts voilés d'une larme.

La seule signature au bas de la vie blanche, c'est la poésie
qui la dessine. Et toujours entre notre cœur éclairé et la
cascade apparue.

Pour l'aurore, la disgrâce c'est le jour qui va venir ; pour le
crépuscule c'est la nuit qui engloutit. Il se trouva jadis des
gens d'aurore. À cette heure de tombée, peut-être, nous
voici : – Mais pourquoi huppés comme des alouettes ?

la parole en archipel 1962

s i ...

Plus jamais nous ne serons rapatriés. Nous ne nous étirons
plus ; nous ne mourons plus dans un lointain fabuleux. Le
ciel a pourri, jusqu'à son arc le plus distant ; nul regard ne
peut l'attiser. La terre est pareille à un ossement sans
dévotion.

la parole en archipel 1962

L a r o u t e p a r l e s s e n t i e r s

Les sentiers, les entailles, qui longent invisiblement la route,
sont notre unique route, à nous qui parlons pour vivre, qui
dormons, sans nous engourdir, sur le côté.

la parole en archipel 1962

d e 1 9 4 3

Tu as bien joui dans nos âmes,
Ô vieux sommeil de la putréfaction !

Depuis,

Lune après jour,

Vent après nuit,

Légers ou forts,

Nous attendons.

la parole en archipel 1962

L a f a u x r e l e v é e

Quand le bouvier des morts frappera du bâton,
Dédiez à l'été ma couleur dispersée.

Avec mes poings trop bleus étrompez un enfant.
Disposez sur ses joues ma lampe et mes épis.

Fontaine, qui tremblez dans votre étroit réduit,
Mon gain, aux soirs des champs, vous le prodiguerez.

De l'humide fougère au mimosa fiévreux ;

Entre le vieil absent et le nouveau venu,

Le mouvement d'aimer, s'abaissant, vous dira :

« Hornis là, nul endroit, la disgrâce est partout. »

la parole en archipel 1962

avec Braque peut-être,
on s'était dit...

Quand la neige s'endort, la nuit rappelle ses chiens,

Fruits, vous vous tenez si loin de votre arbre que les étoiles
du ciel semblent votre reflet.

On s'égaré lorsqu'on attend que la ligne droite, qui
s'empresse devant nous, devienne le sol sur lequel nous
marchons. On s'abaisse à une pierre félicité.

Savoir des vagues qui ne retombent pas. Elles rejettent la
mer dans son passé.

Le sang demeure dans les plumes de la flèche, non à sa
pointe. L'air l'a voulu ainsi.

L'orange a deux maisons. L'une occupe une brève place sur
l'horizon; l'autre, tout un homme suffit à peine à la contenir.

La rosée souffre tôt. Par de bas matins elle se mesure avec
l'hyppocrate de la nuit, avec la rudesse du jour, avec le diable
tumulte des fontaines.

Cet homme était couvert des morsures de son imagination.
L'imaginaire ne saignait qu'à des cicatrices anciennes.

L'art est une route qui finit en sentier, en tremplin, mais
dans un champ à nous.

Derrière le miroir 1964



C'élèbrer Giacometti

En avril, René Char
évoque le travail
de Giacometti
dans son atelier avec
«C'élèbrer Giacometti».
Ce texte sera inséré
dans Retour amont
en 1965, puis tiré
à part en en 1967
à l'occasion de
l'exposition à la galerie
Engelberts à Genève.

c'élèbrer Giacometti

En cette fin d'après-midi d'avril 1964 le vieil aigle despote, le maréchal-ferrant agenouillé, sous le nuage de feu de ses invectives (son travail, c'est-à-dire lui-même, il ne cessa de le fouetter d'offenses), me découvrit, à même le dallage de son atelier la figure de Caroline, son modèle, le visage peint sur toile de Caroline — après combien de coups de griffes, de blessures, d'hématomes? —, fruit de passion entre tous les objets d'amour, victorieux du faux gigantisme des déchets additionnés de la mort, et aussi des parcelles lumineuses à peine séparées, de nous autres, ses témoins temporels. Hors de sa sombre alvéole de désir et de crainte. Il se réfléchissait, ce beau visage sans antan qui allait tuer le sommeil, dans le miroir de notre regard, provisoire receveur universel pour tous les yeux futurs.

RETOUR AMONT, 1965



Le 16 septembre,
Les Nouvelles
littéraires publient
« Septentrion » en
exergue d'un entretien
de René Char avec
Edith Morra, venue
le rencontrer
à Lisle-sur-Sorgue :

« Je n'ai pas vu la
maison de René Char le
soir, dans l'éclairage
des lampes ; mais je me
suis trouvée, à ce long
moment de silence qui
suit les maïs de
Provence, dans la
pénombre, furtive des
pièces, entre les
carreaux rouges du sol
et la lourde porte
fermée aux mouches.
Alors, la lumière venait
des murs : moins venait
qu'ils sont de crepi
blanc que parre qu'ils
portent les obscurs
bleus de Broque, ses
feuilles vertes
éparpillées au soleil
d'un rive d'amour ; et
encore une aggrandise en
fleurs de l'extrémité
Silva, un visage signé
Pissarro, un couple face
à face dansé, dédié au
poète par
Giacomelli... »

S e p t e n t r i o n

10 juillet 1965

— Je me suis promenade au bord de la Foie. —

Aux questions de mon cœur,

S'il me les posait point,

Ma compagne cédaït,

Tant est inventive l'absence.

Et ses yeux en décline comme le Nil violet

Semblaient compter sans fin leurs gages s'allongent

Dessous les pierres fraîches.

La Folie se coiffait de longs roseaux coupants,

Quelque part ce ruisseau vivait sa double vie.

L'or cruel de son nom soudain envahisseur

Venait livrer bataille à la fortune adverse.

reTOUR AMONT 1965

En novembre,
avec l'effêche
« La Provence point
oméga » (imprimé
L'union, Paris), le poète
manifeste son refus de
l'implantation sur
le plateau d'Albion,
en Haute-Provence,
d'une base de
lancement de missiles
atomiques.

« La Provence point
oméga » sera distribué
sous forme de tracts et
paraîtra en quatrième
de couverture, en avril
1966, dans la revue
Partisans éditée par
François Maspéro.

L a P r o v e n c e p o i n t o m é g a

Que les percuteurs de la noble écorce terrestre d'Albion
mesurent bien ceci : nous nous battons pour un site où la
neige n'est pas seulement la louve de l'hiver mais aussi
l'huile du printemps. Le soleil s'y lève sur notre sang
exigeant et l'homme n'est jamais en prison chez son
semblable. À nos yeux ce site vaut mieux que notre pain, car
il ne peut être, lui, remplacé.

Le 8 janvier parait
Faire du chemin
avec... tiré à part qui
sera placé dans le
recueil Penthes
dormantes et porte sur
le toit.

faire du chemin avec...

*My lovers at last! These ravings end,
Their thirst is slaked in larger death:
The morning infinite reveals
For terrible is earth,
Herman Melville
The return of the Sire de Nesle.*

*Mes toars enfin! Ces errances s'achèvent,
Leur soif s'éteint en un manque plus
vaste:
L'infini démont soudainement recule
Car terrible est la terre.*

*Vous faisons nos chemins comme le feu ses kinettes. Sans plan
cadastral. Vos cerceaux sont transhumants. Terre qui gémit pourrit
dans l'espoir. Vous, polis sans rouleur. Attendre l'arbre égarant
à mourir. Parole d'oubli qui recient chaque jour. Lieu qui tourne et
ne s'use pas. L'épouvante, la joie, les douces.*

*Je ne m'enfouirai pas dans les goûtes de Neptune mais continuerai
à me raconter les cortèges d'ars-en-ciel et de tempêtes sur les pierres
roulées de la tour de Dionysos. O compagnie de Christ!*

Nous n'avons pas commis le crime d'amont. Nous avons été
dessués dès le glacié; au même moment accusés, et
incontinent flétris. Quelques réchappés errent déjà delà,
banlieusards. La jeunesse de nos états affectifs les montre
intacts.

Chèvre faite, comme on s'extrait de l'épaisseur du soir,
disparaître de la surface de ses livres pour que s'en déverse le
printemps migrateur, hôte que notre corps non multiple gémit.

Nous avions retrouvé si aisément, dans le maquis, l'instructif de
rampet que rencontrant la trace d'une conleuvre sur le sol
caillouteux, nous appelions cette passée « les reptations
perdues ». Avec une jalousie penaud.

Voyez la rousserole sur ce roseau secoué par le vent, comme
elle a le pied marin!

Le poème sur son revers, femme en besogne à qui les menus
objets domestiques sont indispensables. La richesse et la
parcimonie.

Avant de se pulvériser, toute chose se prépare et rencontre nos
sens. Ce temps des préparatifs est notre chance sans rivale.

Monter, grimper... mais se hisser? Oh! combien c'est
difficile. Le coup de reins lumineux, la rasante force qui jaillit
de son terrier et, malgré la pesanteur, délivre l'allégresse.

Comment débarrasser le marinier de ses poux? La question
reste posée, le marinier parti au-dessus de la ville.

L'aphyllante lunaïque. Sa fleur se ferme. Elle nous a
regardés. Elle est d'un bleu fort. L'aphyllante maîtresse!

Senta, son voile au mâât blanc du *Vaisseau fantôme*, fidèle
jusqu'à la mort. Ah! elle nous tient en sa possession.
Véridique dans sa brève jeunesse. Ensuite pétrifiée. D'aucuns
diront mensongère. Griffant ses lèvres murmurantes...

Donner joie à des mots qui n'ont pas eu de rentes tant leur
pauvreté était quotidienne. Bienvenu soit cet arbitraire.